Supplément mensuel
L'Orient Le Jour
Vendredi 4 novembre 2016

L'Orient Littéraire

Numéro 125 - XIe année
édité en partenariat avec l'IFL

Spécial Salon du livre

23e Salon du livre francophone de Beyrouth 2016
du 4 nov. au 13 nov. Biel

Édito

Lire ensemble

D.R.

Romans, livres d'art, essais, livres de jeunesse, livres universitaires, bandes dessinées : c'est toute la variété de l'édition que l'Institut français du Liban et le Syndicat des importateurs de livres vous invitent à découvrir au 23e Salon du livre francophone de Beyrouth.

Avec cette année plus de 150 tables rondes, rencontres ou conférences, et près de 200 auteurs qui viendront à la rencontre de leurs lecteurs en signant leurs ouvrages sur les stands des libraires et des éditeurs, ce Salon confirme sa place parmi les événements littéraires majeurs de la francophonie.

Ce numéro spécial de *L'Orient littéraire* vous propose un parcours original, mais raisonné dans le foisonnement que seront les dix jours du Salon. Il est aussi une invitation au voyage, un appel à vous égarer, un viatique pour vous laisser guider par vos centres d'intérêt, vos coups de cœur, vos étonnements aussi.

Cette année, le Salon vous invite à la lecture partagée, au «lire ensemble». Lire ensemble, en français et en arabe, avec la présence renforcée d'éditeurs libanais de langue arabe, et stimuler ainsi le dialogue entre francophonie et arabophonie. Lire ensemble à tous les âges, avec une programmation pour la jeunesse exceptionnelle. Lire ensemble, en cheminant de la littérature au théâtre, en passant par le cinéma, le dessin de presse, les arts plastiques…

Soyez toutes et tous, chacune et chacun, ensemble, les bienvenus au Salon du livre francophone de Beyrouth.

Véronique AULAGNON

Conseillère de coopération et d'action culturelle
Directrice de l'Institut français du Liban

Comité de rédaction :
Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.

Coordination générale : Hind Darwich
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs :
Tarek abi Samra, Fifi Abou Dib, Véronique Aulagnon, Ralph Doumit, Lamia El Saad, Samir Frangié, Maya Khadra, Henry Laurens, Ziad Majed, Blandine Yazbeck.

E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com

www. lorientlitteraire.com

Audrey Azouley : Démocratiser la culture

Ministre de la Culture depuis février 2016, femme d'action et de principes, Audrey Azoulay livre à *l'Orient littéraire*, à l'occasion du Salon du livre francophone de Beyrouth, les grands axes de sa politique de soutien à la culture et au monde du livre.

D.R.

Vous avez déjà visité le Liban lorsque vous avez accompagné le président Hollande en avril dernier. Que représente pour vous ce pays ?

C'est un pays auquel je suis très attachée. Le Liban et la France sont des pays amis qui, pour de nombreuses raisons, ont lié une relation très forte et très particulière. Nous avons la chance d'avoir en France une forte communauté libanaise très créative. Le Liban, comme la France, est un pays d'art et de culture, je le mesure à chacune de mes visites. Je suis aussi consciente du rôle déterminant que joue le Liban en faveur de la francophonie. Je me réjouis qu'encore tout récemment le prix Femina 2016 ait été remis à Rabih Alameddine. Cela illustre une nouvelle fois la tradition littéraire du Liban résolument ouverte sur le monde.

Vous avez affirmé que, sur le long terme, la culture est la seule réponse durable pour la France face au terrorisme et à la barbarie. Que peut vraiment la culture ?

La culture peut nous aider à faire face à la barbarie parce qu'elle rassemble. Elle rassemble les individus au-delà des origines, des religions, des différences économiques ou sociales. Elle nous renvoie à cette humanité que nous avons toutes et tous en partage. Je suis convaincue que dans cette période que nous traversons, il faut davantage de culture. C'est d'ailleurs le choix du gouvernement auquel j'appartiens, concrétisé par une hausse historique du budget pour 2017.

> « La culture peut nous aider à faire face à la barbarie parce qu'elle rassemble. »

Ghassan Salamé confirme que* « la culture peut être méchante. Elle est une force de frappe pour le bien quand elle est productrice d'idées, et pour le mal quand les gens sont saisis par une fièvre culturaliste qui oppose les uns aux autres et les met en situation de clash ». *Comment recultiver la culture de la pensée et des idées face à la culture belligène ?

Je voudrais évoquer le rôle de la traduction, maillon indispensable pour l'échange et le dialogue entre les peuples et les cultures, pour faire rempart à toutes les barbaries qui prospèrent sur le terreau du repli sur soi. Le projet de construction européenne porte en lui, depuis son origine, cette volonté de créer les conditions du dialogue. À ce jour, pour la traduction, aucun programme spécifique ciblé sur la Méditerranée n'existe. Je suis convaincue que nous devons renforcer la circulation des idées, des œuvres en dressant davantage de ponts vers les pays amis de la rive sud de la Méditerranée. C'est la raison pour laquelle le gouvernement français soutiendra et accompagnera auprès de la Commission européenne une action ciblée en faveur de l'ensemble des acteurs de la traduction du bassin méditerranéen. Dans le même esprit, j'ai souhaité que le Centre national du livre français rehausse la subvention à la traduction pour les éditeurs porteurs de projets de traduction d'ouvrages français dans une des langues de la région, soit de la traduction en français d'une œuvre des pays concernés. Par ailleurs, je vais créer l'an prochain un grand prix pour récompenser une traduction d'un ouvrage de Sciences humaines et sociales dans le bassin méditerranéen.

Les bibliothèques traditionnelles sont-elles vouées à disparaître ? Dans quel sens doivent-elles évoluer? Votre décision de les ouvrir le dimanche a-t-elle déjà porté ses fruits ?

Les bibliothèques sont des lieux de partage, de connaissance et de plus en plus des lieux de vie. C'est aussi l'un des premiers lieux avec l'école, d'égalité des chances. C'est pour cela qu'elles doivent être plus accessibles, notamment le soir et le dimanche. Nous dresserons au bout d'un an le bilan des nouvelles incitations mises en place en ce sens. Mais d'ores et déjà le public répond massivement par sa présence quand certaines bibliothèques ouvrent le dimanche.

Au Liban comme en France, les petites librairies ont du mal à survivre. Quel est votre plan pour les sauver ?

Le maillage que forment ces librairies est essentiel. La lecture joue un rôle fondamental dans la compréhension du monde et aussi la construction de lien social. En France, nous avons mis en place des dispositifs de soutien aujourd'hui efficients en faveur des librairies indépendantes. Je voudrais ici insister sur ce que nous faisons aujourd'hui en faveur des librairies francophones. Une centaine de librairies à travers le monde sont aujourd'hui labellisées et peuvent accéder aux aides du CNL. Dans le cadre de leur renouvellement en 2017, ces aides seront aussi étendues. D'autres mesures seront encore mises en place : rehaussement du plafond de l'encours de l'assurance-crédit pour les achats, fonds d'aide à la transmission… Autant de mesures que j'ai eu l'occasion de détailler à l'occasion de l'inauguration du Salon du livre francophone de Beyrouth. D'ailleurs, à cette occasion le Centre national du livre a débloqué une aide exceptionnelle de 40 000 euros en direction des librairies participantes.

Vous parlez souvent de la « démocratisation » de la culture. Quels moyens faut-il mettre en œuvre pour y parvenir ?

Démocratiser la culture, cela veut dire permettre à toutes et tous d'y avoir accès. Le levier principal que je veux actionner est celui de l'éducation artistique et culturelle dans les écoles et les collèges. Nous allons lancer l'opération « création en cours » pour renforcer la présence artistique en milieu scolaire et permettre aux élèves de partager une expérience de création de longue durée avec un artiste. Ce sont 100 jeunes artistes issus de toutes les disciplines qui, dès 2017, seront en résidence dans les écoles et collèges les plus éloignés de la culture : quartiers prioritaires, territoires ruraux et périurbains, outremer.

Internet apparaît parfois comme une zone anarchique où la propriété intellectuelle est mal protégée. En outre, le numérique est accusé d'accélérer le recul de la pratique de la lecture et des compétences surtout chez les jeunes. Quel modèle innovant peut-on mettre en place dans ce contexte ? Quelle autre révolution peut-on imaginer pour éviter certaines dérives de la révolution technologique ?

> « Le levier principal que je veux actionner est celui de l'éducation artistique et culturelle dans les écoles. »

Il ne faut pas faire des immenses potentialités du numérique le prétexte d'un laisser-aller. C'est vrai, il y a eu un tel bouleversement dans les modèles économiques pour le développement d'Internet que nous n'avons pas toujours su anticiper et dont seuls quelques acteurs ultra-dominants ont capté la valeur. Il faut reconquérir cet espace pour favoriser, comme ailleurs, la diversité et le respect des créateurs.

Pour répondre aux enjeux de modernisation et de développement de la presse, confrontée à une crise grave, vous avez créé un fonds de soutien pour l'émergence et l'innovation des médias. En quoi consiste ce fonds ?

Ce fonds a vocation à aider les nouveaux médias dans leurs premières années d'existence car c'est très souvent ce moment qui est décisif pour leur survie et leur développement. Il pourra aussi venir en aide aux incubateurs média, ces structures qui accompagnent des start-up dans le domaine de la presse et aux programmes de recherche innovants. En d'autres termes, ce fonds vise à soutenir dans le même temps la diversité des médias et ainsi la multiplicité des voix et des regards dans notre pays.

La francophonie est parfois considérée avec indifférence. Quel est votre regard vis-à-vis de la francophonie ? Quels sont les outils disponibles pour défendre la langue française à l'heure où les coupes budgétaires se multiplient ?

La francophonie est une chance formidable pour faire circuler les idées et renforcer les liens entre des pays qui ont beaucoup de choses en commun. Je m'en rends compte en venant ici au Liban. La langue française et ce que nous faisons en sa faveur permettent à nos deux pays de dialoguer, mais aussi de s'enrichir mutuellement. Ces mesures nouvelles en faveur des librairies francophones et de la traduction sont la preuve de l'importance que nous accordons à la francophonie, à la défense de la langue française et à son enrichissement.

Vous êtes* « l'amie des artistes ». *Comment avez-vous réagi à l'attribution du Nobel de littérature 2016 à Bob Dylan ?

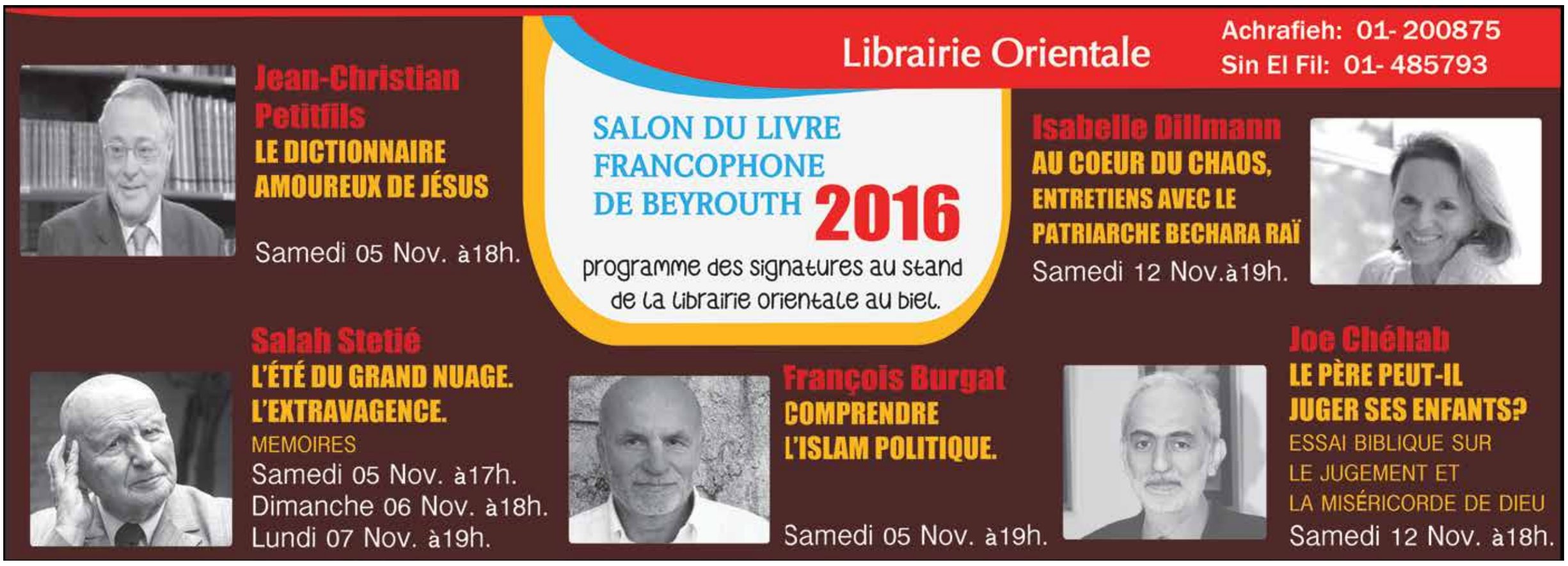
C'était un choix audacieux et formidable que de remettre le prix Nobel de littérature à Bob Dylan. Bob Dylan, ce sont bien sûr des mélodies, une grande musicalité mais ce sont aussi des mots engagés, des mots au service de l'émotion, des textes d'une très grande poésie. Lui attribuer le Nobel est aussi une manière de reconnaître la culture populaire et poétique. C'est un geste fort.

Votre nomination de Wajdi Mouawad à la tête du théâtre national de La Colline a été accueillie avec satisfaction, notamment par les Libanais. Pourquoi ce choix ?

C'est d'abord et avant tout le choix d'un immense artiste. C'est aussi le choix d'une personnalité ouverte sur le monde, à la jeunesse. Je crois aussi dans son projet pour le Théâtre national de la Colline qui donne une place centrale à l'écriture et qui ouvre grand les portes à la diversité et à l'altérité.

Propos recueillis par
Hind DARWISH

Publicité



Salah Stétié : Poète du mystère, ambassadeur du dialogue

Cette 23e édition du Salon du Livre francophone de Beyrouth célèbre la poésie en ayant pour invité d'honneur Salah Stétié. Estimé comme l'un des grands maîtres de la littérature française, il a fait le choix du dialogue avec des écrivains et des artistes d'autres traditions, toujours à partir de sa propre tradition arabe.

D.R.

Enfant, Salah Stétié a baigné dans le Liban merveilleux du matin du XXe siècle, celui même que Schéhadé raconte. Ce Liban, notamment la montagne en été, en ses parts d'abondance, de sincérité, de partage et de complexité, a captivé le jeune garçon puis l'homme. En lui se situent, pour Stétié, le secret de sa poésie et de sa brillante carrière dans la diplomatie en tant qu'ambassadeur du Liban. Double parcours : « *double source dans laquelle (il a) puisé les raisons de vivre, d'écrire et d'agir* ».

À partir de ce lien premier à « l'inter » : interreligieux, international ; Stétié fait continuellement triompher les dimensions de la rencontre sur celles du rejet. Il choisit le chemin de la révélation de soi à travers l'épreuve de l'autre. Sa poésie a cela d'inédit qu'elle est alchimie entre l'inspiration française, l'appréhension romantique allemande et la tradition arabe puisant dans la littérature de la haute époque ou *jahiliyya*, la poésie mystique et le verbe du Coran. Qu'il s'agisse des valeurs de son patrimoine personnel et intellectuel, ou de valeurs universelles, Salah Stétié considère les avoir « *mieux défendues en langue française* ». C'est ainsi qu'il a « *le génie paradoxal de rendre l'Occident à lui-même, en le restituant à sa part la plus orientale* », analyse S. Barsacq. La convergence des cultures et des peuples demeure une priorité pour cet écrivain à l'érudition colossale, encore engagé via divers écrits et communications, à transmettre l'importance d'une mémoire éclairée et la nécessité du dialogue en ce début de siècle aux enjeux périlleux.

Poésie, essais, récits de voyage, formulations aphoristiques, portraits d'écrivains, livres d'artistes, Stétié, né en 1929, est l'auteur d'une œuvre féconde et exigeante couvrant plus d'un demi-siècle de publications. Traduite en arabe et dans la plupart des langues européennes, son écriture a été saluée par de nombreuses distinctions dont le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française, le Grand Prix international des Biennales internationales de Liège, et le Prix Saint-Simon. En janvier 2016, Stétié est promu au rang de Grand Officier de la Légion d'honneur. Il est le deuxième Libanais à figurer parmi les grands auteurs – Homère, Cervantès, Racine, Hugo – de la collection « Bouquins » chez Robert Laffont, avec Gibran, autre quêteur de mystère, habité d'Orient et d'Occident.

Dans sa démarche poétique, Stétié cherche à approcher toute chose par son point de mystère : « *Tout de l'homme est mystérieux et le travail de l'écrivain consiste à éclairer ce mystère tout en le préservant* », dit-il. Traverser pesanteur, ténèbres, froideur, pour accéder à la brûlure puis à la transparence, tout en conservant l'alliance des opposés, c'est le rare équilibre que recherche ce poète. De cette confrontation intime à la matière, naît la poésie stétienne, en son désir de faire « *rayonner l'intérieur des choses* ». Cette poésie n'est pas celle du dévoilement ou de la compréhension. Elle se fonde « *sur la participation* » (Z. Darwiche Jabbour) et attend du lecteur un engagement entier. Effort et épreuve – de l'écriture et de la lecture – résonnent avec les épreuves de la vie, afin que chacun du poète et du lecteur accède à un niveau plus secret de lui-même.

Lié à certains parmi les écrivains essentiels du XXe siècle, dont Jouve, Michaux, Char, Du Bouchet et Bonnefoy, Stétié a également collaboré avec des artistes comme Ubac, Alechinsky, Tapiès, Wou-ki, Kijno, Baltazar, Hollan, Dufour, Woda, Koraïchi ou Massoudy. Son goût profond pour la peinture anime dès le début son cheminement d'esthète et d'écrivain. Peu est dit de la fascination exercée par son univers sur tant d'artistes qui y ont puisé l'inspiration de belles et étranges façons. En témoigne le superbe ouvrage *Salah Stétié et les peintres* (Au fil du temps, 2012) qui puise dans plus de cent livres d'artistes et voyage au cœur des connivences entre le poète et l'image sensible (peinture, gravure, calligraphie, encre, collage, aquarelle, photographie).

Salah Stétié est « *mieux qu'un écrivain francophone, il est l'un des grands maîtres de notre littérature française qu'il a su vivifier de l'intérieur "par amour"* », nuance justement S. Barsacq. Retenons cette évocation de l'amour et rappelons ce que Z. Darwiche Jabbour observe en 1996, alors qu'elle étudie l'apport des mystiques musulmans à l'écriture stétienne : « *Le mystique est un amoureux transi, son écriture privilégie les élans du cœur. Stétié qui se veut être de ces amants de l'absolu, reste un amant discret, son écriture se protège contre l'invasion du sentir.* » Vingt ans plus tard, Stétié, encore « *amant de l'absolu* », continue de quêter la connaissance et le mystère « *par amour* ». Mais ses tout derniers poèmes sont épiphanie du sentir. Les ardeurs du cœur et les rotations de l'esprit chantent à l'unisson le corps si assourdissant qu'il en devient lucide. Ancré dans sa chair, au plus près du mystère d'être un homme, et tourné vers les chants de l'enfance, Salah Stétié habite la finitude et écrit au rythme d'un réel ouvert à l'infini.

La vie grave

« Je te regarde et je te vois/ Bruissante du bourdonnement des ruches/ Et je t'entends./ Entre nous un silence fait silence/ Des ombres s'étant glissées dans nos cœurs/ Couleuvres froides dans l'eau très froide de l'été/ L'étreinte dans le lit est lumière/ Et l'horizon est notre enfant dans le lit/ Tout songe et tout est blé ; là-bas, loin,/ Le frisson de ta disparition./ De toi par toi vers toi/ Les chemins entortillés de l'amour./ Ainsi que suspension d'huile consacrée lisse/ Et soudainement effacée l'aile/ Comme masse de béton tombée dans la lumière/ Tremblant tremblant je suis/ Ô contre moi tremblant/ Le bleu déchirant de tes jambes. »

RITTA BADDOURA

L'ÉTÉ DU GRAND NUAGE de Salah Stétié, *Fata Morgana, 2016, 80 p.*
L'EXTRAVAGANCE, MÉMOIRES de Salah Stétié, *Robert Laffont, 2014, 648 p.*
EN UN LIEU DE BRÛLURE (ŒUVRES) de Salah Stétié, *Bouquins/ Robert Laffont, 2009, 1184 p.*

SALAH STÉTIÉ au Salon
Conférence inaugurale « Arabité et francité : l'inévitable dialogue », le **5 novembre à 15h** (Amphi Gibran)/ Séance de dédicace à **17h** (Orientale)

Conférence « La Méditerranée tragique d'aujourd'hui : interrogations et perspectives », le **6 novembre à 17h** (Amphi Gibran)

Lecture poétique de *L'Été du grand nuage*, le **7 novembre à 16h** (Amphi Gibran)

Édition

Le livre et l'édition, malgré tout

REGARDS SUR L'ÉDITION DANS LE MONDE ARABE, sous la direction de Franck Mermier et Charif Majdalani, *Karthala, 2016, 306 p.*

Nombreuses sont les raisons pour lesquelles parler de l'édition et de la lecture dans le monde arabe peut sembler une véritable gageure. La plus évidente est le traditionnel et endémique manque de sources et de documentation, ou leur peu de fiabilité. Une autre raison, et non des moindres, c'est évidemment l'état actuel de déliquescence de certains pays de la région, et pas des moindres, déliquescence qui fragilise les conditions mêmes d'existence des gens et rend de ce fait presque dérisoire la possible survivance du livre ou de l'édition.

Ce sont ces difficultés et le défi qu'elles constituent, qu'ont voulu affronter et tenter de surmonter les onze chercheurs qui ont collaboré aux *Regards sur l'édition dans le monde arabe*, un ouvrage paru récemment aux éditions Karthala. Ce livre, fruit d'un travail dirigé par Charif Majdalani et Franck Mermier avec le soutien du Bureau Moyen-Orient de l'Agence universitaire de la Francophonie, propose une vue d'ensemble de la situation du livre, de l'édition, de la distribution aussi bien que de la lecture dans les quatre zones que constituent le monde arabe, à savoir la Machreq, le Maghreb, l'Égypte et la péninsule arabique.

Une partie historique consacrée à chaque pays décrit l'évolution de l'édition, du livre et de la lecture, et permet d'évaluer les disparités entre les régions, depuis le marché en pleine expansion des pays du Golfe jusqu'au champ éditorial encore très archaïque du Yémen, en passant par le mode « survie » des champs éditoriaux syriens et irakiens ou encore la dépendance des champs éditoriaux du Maghreb par rapport à ceux du Machreq. Plusieurs études offrent un coup de zoom sur des itinéraires historiques d'éditeurs, comme celui de l'éditeur libanais Sader ou celui des éditions familiales en Égypte, aidant du même coup à aborder en détail et de manière agréable en même temps que savante les pratiques éditoriales et le métier d'éditeur dans nos régions. Comme en écho, plusieurs enquêtes abordent les pratiques de lecture cette fois, celles par exemple de la jeunesse libanaise, tandis que sont étudiées des pratiques spécifiques à certains pays (livres trottoir en Jordanie ou cercles de lecture en Syrie). Une étude intéressante sur le livre électronique arabe et une autre, d'une grande originalité, sur la littérature spécialisée portant elle-même sur le livre, dans une sorte de mise en abyme de la problématique, enrichissent l'ensemble dont un des points forts est le travail effectué sur le livre de jeunesse arabe, sur son évolution historique et sur sa situation actuelle.

À travers des études sur les champs nationaux aussi bien que sur l'aspect transnational du marché du livre arabe, *Regards sur l'édition dans le monde arabe* apporte aussi un éclairage important sur ces questions fondamentales que sont le rapport des gens de nos régions à la lecture, ou les représentations symboliques du livre dans l'imaginaire des Arabes. Or, ainsi que le dit Charif Majdalani dans son avant-propos : « *Comme ces rapports et ces représentations ne sont pas près de changer, malgré les grandes mutations que vit la région, leur compréhension pourrait permettre de savoir d'où proviennent certains des grands problèmes du monde arabe, et de quelle manière aborder demain les indispensables réformes sociales et culturelles qui devraient aboutir à un renouveau de cette partie du monde.* »

L'ORIENT LITTÉRAIRE

F. MERMIER et C. MAJDALANI au Salon
Table ronde autour de *Regards sur l'édition dans le monde arabe*, le **6 novembre à 19h** (Salle RDC)/ Signature à **20h** (Le Point)

Autour de la table

Les maisons du bonheur

LA RECETTE D'OÙ JE VIENS de Noha Baz, *L'Orient des Livres, 2016, 240 p.*

D.R.

Ce livre parle de mémoire. Celle qui est tissée de mille souvenirs minuscules et dérisoires mais si incroyablement vivaces que leur seule évocation ramène sur le devant de la scène des pans entiers de vie, des scènes colorées, des émotions joyeuses, des chagrins enfouis. Tous les sens sont aux aguets, mais sans doute plus que d'autres, l'odorat ici prend le dessus. Ce sont des maisons qui sentent le chocolat, la cannelle ou l'orange, des mains parfumées à la vanille ou au safran, des torchons qui gardent longtemps des effluves de cardamome, de sumac ou de gingembre.

Ce livre parle de transmission, de ces personnes célèbres ou anonymes, jeunes ou plus âgées, expertes ou novices, mais qui ont eu envie de partager avec des êtres chers des moments de bonheur, de ces bonheurs sans nuages, sans ombres, sans regrets, que l'on connaît autour d'une table, un matin de printemps, une soirée d'hiver, un après-midi d'été sous un chêne ou sur une terrasse ombragée. Ils sont si généreux et si indélébiles, ces bonheurs de la table, que l'envie de les perpétuer, de les multiplier, de les garder vivants est universellement partagée. Ce sont des recettes qu'on recopie, qu'on mémorise, qu'on diffuse, qu'on améliore au fil du temps ou qu'on respecte scrupuleusement, et qu'on raconte aussi, puisque chacune a son histoire et ses nuances. Mais ce qu'on y met excède largement une liste d'ingrédients et des temps de cuisson.

Ce livre parle d'identité. Car derrière les recettes il y a des visages, des gestes, des savoir-faire, des patrimoines précieux et fragiles. Il y a des chemins de vie rectilignes ou courbes, lumineux avec parfois quelques zones d'ombre, des itinéraires avec leurs méandres, des voyages, des changements professionnels, des embranchements, des retournements. Qui laissent des traces matérielles dans les façons de faire, les influences, les métissages, les inventions. Les livres de recettes racontent ainsi comment les identités se construisent et deviennent mille-feuilles ou … quatre-quarts.

Ce livre parle aussi des mères. Oui, des mères le plus souvent, même si les pères y ont aussi leur place. Des mères qui enchantent les maisons, qui font de chaque retour une fête, de chaque occasion une célébration, de chaque rituel un moment d'éternité, dont le souvenir restera inscrit dans les papilles, mais aussi dans les oreilles, car les échanges ne sont jamais aussi intenses que lorsqu'on a la bouche pleine.

Ah, j'oubliais, ce livre parle aussi… de cuisine. Et Noha Baz a, en la matière, une expertise inégalée certes, mais aussi une façon si joyeuse d'en parler, un plaisir si évident à la partager, que son livre risque fort de devenir le livre de chevet de ses très nombreux lecteurs. À défaut de manger juste avant de dormir, tous les gourmands (et même les ascétiques) auront un égal plaisir à caresser les pages, à imaginer les saveurs, à anticiper leurs prochaines festivités. Et ce sera facile puisque tout est si bien expliqué et mis en image avec tant de justesse. Et ce sera une promesse de bonheur.

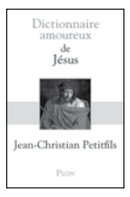
GEORGIA MAKHLOUF

NOHA BAZ au Salon
Table ronde autour de *La Recette d'où je viens* le **7 novembre à 18h** (Agora)/ Signature à **19h** (L'Orient des Livres)

Dictionnaire

Entre amour et histoire : le Jésus de Jean-Christian Petitfils

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE JÉSUS de Jean-Christian Petitfils, *Plon, 2015, 768 p.*



La collection des « Dictionnaires amoureux » créée par Jean-Claude Simoën aux éditions Plon comptait déjà un *Dictionnaire amoureux de la Bible*, signé Didier Decoin. Elle s'est enrichie en 2015 d'un nouveau volume consacré à Jésus, œuvre du biographe Jean-Christian Petitfils. Ce *Dictionnaire amoureux de Jésus* a cela de passionnant qu'il synthétise les données connues de l'histoire de l'Antiquité, les acquis récents de la recherche exégétique et les dernières découvertes de l'archéologie. Il y est question des grands moments qui ont jalonné la vie du Christ (la crèche, l'enseignement, les miracles, la Cène, la Passion, la Résurrection, l'Ascension…), des personnages qui l'ont côtoyé (la Vierge Marie, Barabbas, Jean-Baptiste, Ponce-Pilate, Judas, André, Pierre, Paul, Lazare, Marie la Magdaléenne, la femme adultère, les centurions…), des valeurs prônées par le Seigneur ou de notions chrétiennes (l'Agneau de Dieu, la charité, la prière, le Notre-Père, le Sel de la terre, le Jugement dernier…), des différents évangiles (évangiles canoniques, évangiles de Judas, évangiles apocryphes), des objets sacrés (la croix, la couronne d'épines…), mais aussi de sujets plus surprenants comme « le caractère de Jésus », « Jésus au cinéma », « les langues parlées par Jésus », « la musique sacrée » ou « Jésus et l'islam »…

En réalité, Jean-Christian Petitfils est si rigoureux – il est historien – qu'il s'intéresse davantage aux faits qu'aux supputations. D'où la pertinence de ses analyses à propos du Suaire d'Oviedo ou du Linceul de Turin, et l'importance des visites qu'il nous propose sur les lieux fréquentés par le Christ : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, le Jourdain, Qumran, Cana en Galilée (qui n'a rien à voir avec Cana du Liban-Sud)… Cette rigueur ne signifie pas pour autant une totale objectivité scientifique : quand les preuves manquent, la foi prend forcément le relais. L'« amour » profond qui guide l'auteur le rend toujours respectueux de la tradition chrétienne et donne à Jésus une dimension spirituelle qui transcende l'historicité proprement dite…

ALEXANDRE NAJJAR

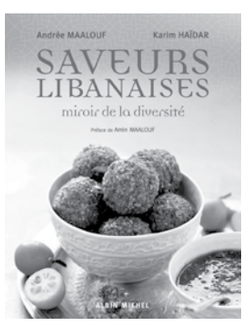
JEAN-CHRISTIAN PETITFILS au Salon
Rencontre autour du *Dictionnaire amoureux de Jésus* avec Jean-Christian Petitfils, le **5 novembre à 17h** (salle RDC)/ Signature à **18h** (Orientale).

Le plus savoureux des prix au Salon du livre

Le prix Ziryab, fondé par Noha Baz et destiné à récompenser les auteurs des meilleurs « *livres gastronomiques francophones qui racontent une belle histoire de tradition ou de transmission* », sera remis le 6 novembre au Salon du livre, troisième édition d'un prix qui récompense un ouvrage de gastronomie ou de cuisine, mettant en valeur des traditions régionales, familiales ou culturelles.

Au cours de leur réunion qui est aussi celle du vote, les jurés ont échangé réflexions et arguments autour des ouvrages finalistes de la sélection 2016. Une discussion serrée s'est engagée, menée de main de maître par Salah Stétié. À l'issue du vote, le livre de François Régis Gaudry *On va déguster* (Marabout) devait malgré tout l'emporter dès le premier tour avec six voix. *Recevoir selon Monet* de Florence Gentner (éditions du Chêne) et *Les Conversations gourmandes de Madame de Pompadour* de Michèle Villemur (Cherche-Midi) obtenaient chacun deux voix. Le jury a également décidé d'octroyer un prix exceptionnel hors concours au livre *Saveurs libanaises* d'Andrée Maalouf et Karim Haidar.

Par ailleurs, les remaniements du jury 2017 ont été débattus avec en particulier l'arrivée de deux nouveaux membres dont les noms seront dévoilés au moment de la remise du prix. Salah Stétié, Farouk Mardam Bey, Andrée Maalouf, Guy Martin, Youmna Goraieb, Luana Belmondo, Arzu Erguner, Pierre Meneau et Liza Asseily sont les membres actuels du jury.



G. M.

Sylvie Germain : faire entendre l'écho du monde

Poursuivant une œuvre profondément originale commencée avec *Le Livre des nuits* en 1984, Sylvie Germain a été maintes fois récompensée. Le prix Femina 1989 pour *Jours de colère*, le Goncourt des lycéens 2005 pour *Magnus*, le prix Jean Monnet de littérature européenne 2011 pour *Le Monde sans vous*, sont quelques unes des distinctions qu'elle a obtenues. Elle vient de publier *À la table des hommes*, un roman comme hanté par la violence prédatrice dont l'actualité se fait sans cesse l'écho, mais un roman néanmoins lumineux, écrit dans une langue incroyablement sensible et sensuelle, et traversé par la présence bienveillante et l'insoumission de ses personnages.

À la table des hommes ***est une sorte de roman d'initiation qui reprend le thème de l'enfant sauvage des romans du XIXe siècle. Comment en avez-vous eu le projet, quelle est la genèse de ce roman ?***

La genèse de chacun de mes romans est toujours assez confuse, je ne pars jamais d'une idée précise ; ce qui me met en mouvement d'écriture est à chaque fois un ensemble un peu nébuleux d'impressions, de réflexions et de rêveries à partir de faits qui m'ont marquée, troublée. Ces « faits » peuvent relever d'une sphère personnelle ou beaucoup plus générale, d'échos lancés par l'histoire ancienne autant que par l'actualité. En l'occurrence, c'est le traitement cruel infligé depuis si longtemps, et qui va en crescendo, aux animaux d'élevage industriel et dans les abattoirs, qui a fini par déclencher l'idée (au départ encore très vague) de ce roman.

Vous y explorez les frontières entre l'homme et l'animal. Celles-ci apparaissent comme bien minces et c'est assez troublant. Est-ce cela que vous avez voulu suggérer ?

© Jean-Luc Bertini

La frontière entre l'animal et l'humain est à la fois très mince, mouvante, et infranchissable. Je ne confonds pas les deux, ni ne me livre à un quelconque manichéisme qui les opposerait. Ce qui m'intéresse, c'est le fait que les animaux et les humains sont pareillement des vivants. Des êtres doués donc de sensibilité, de besoins, d'émotions, chacun animé par une relation au monde qui lui est propre. Ce qui me heurte et me révolte, c'est l'arrogance des gens qui nient cette sensibilité animale, qui dénient aux animaux le droit de jouir de la vie sur cette terre qui nous est commune, les réduisant à de la viande et autres produits à consommer.

Le roman pose une question : Qu'est-ce qu'un être humain ? Était-ce votre intention, que de confronter le lecteur à cette interrogation ?

Je n'ai pas au départ la prétention de proposer aux lecteurs « un sujet de réflexion », un roman n'est pas un essai de philosophie ou de politique, mais bien sûr, au fil de l'écriture, des questions, des doutes, des étonnements ou des colères se lèvent, et s'expriment dans le texte. En fait, c'est moi-même, en premier, que je soumets à réflexion ; les impressions, émotions, sensations, pensées encore vagues qui se brassent en moi, se rassemblent, se concentrent et trouvent une orientation du fait même du passage à l'écrit.

La guerre est omniprésente, dès la première scène. Jamais située, on peut néanmoins penser à l'actualité récente, la Syrie par exemple. Aviez-vous le souhait de créer cet effet d'écho ?

Lorsque j'ai commencé ce roman, j'ai pensé à la guerre en ex-Yougoslavie – le lieu et les dates ne sont pas précisés dans le roman, mais facilement repérables –, une guerre aussi fratricide que celle qui sévit actuellement en Syrie. Mais cette dernière n'en finit pas, et a pris des dimensions effroyables.

Votre héros se prénomme Babel, puis devient Abel. Est-ce pour pointer le rôle du langage dans l'apprentissage de son humanité ?

L'idée de prénommer le personnage Babel m'est venue en cours d'écriture ; ce garçon trouvé nu à la lisière d'un village, incapable de s'exprimer sinon par des sons confus, ou en répétant maladroitement les paroles qu'il entend sans les comprendre, est ainsi surnommé par dérision. Il est dans une totale confusion, comme les constructeurs de la fameuse tour de Babel mentionnés dans la Bible, et dont le langage est frappé de chaos. Puis, quand ce garçon s'humanise pleinement, son surnom change : soudain j'ai vu qu'il suffisait de supprimer l'initiale du mot Babel pour obtenir le prénom Abel, lui-même très chargé symboliquement. Je n'y avais pas pensé avant !

Il y a dans ce roman des références bibliques, et ce n'est certes pas la première fois que ces textes sont présents dans votre œuvre. Les textes bibliques et religieux sont-ils une source constante d'inspiration pour vous ?

> « La frontière entre l'animal et l'humain est à la fois très mince, mouvante, et infranchissable. »

Les textes bibliques, comme certains grands mythes, font partie intégrante de mon imaginaire, pour l'avoir nourri depuis très longtemps ; c'est pourquoi ils resurgissent, parfois explicitement, parfois à peine suggérés, dans nombre de mes livres.

On parle souvent de « conte » à propos de vos romans. Cela vous semble-t-il juste ?

Il y a une part de « conte » dans mes romans, plus ou moins marquée selon chaque livre. Cette part se mêle au récit non pour le « décoller » de la réalité, mais au contraire, pour tenter d'aller plus en profondeur dans l'épaisseur du réel. La fameuse phrase de Shakespeare, dans *La Tempête*, disant que « *nous sommes faits de l'étoffe des rêves* » est d'une justesse remarquable. Étoffe, bourre, substance, chair, sève... ce qui nous fait, nous constitue, est un étonnant magma d'affects, de rêves, de désirs, de curiosités, de peurs..., de phénomènes psychologiques divers. L'écriture (comme toute forme de création artistique, intellectuelle) permet d'endiguer cette force obscure, de la structurer, de lui donner « un orient », un parcours ; d'en extraire du sens.

Vous dites (entretien sur le site de votre éditeur) que vous avancez dans vos textes sans savoir où vous allez. Est-ce le cas ici ? N'avez-vous pas de plan ou au moins une idée de ce que ce texte sera une fois achevé ?

J'avance en effet à tâtons, souvent surprise en cours de route, et sans savoir quelle sera la fin, ni quand elle arrivera, s'imposera. Je découvre en fait mes livres en les écrivant. J'accueille l'imprévu qui peut survenir en chemin –imprévu provoqué aussi bien par le surgissement d'un souvenir ancien, qui restait profondément enfoui et que l'acte d'écriture a ranimé, fait remonter à la surface, par une idée venue je ne sais d'où, ou par un événement survenant brusquement dans ma vie, celle de mes proches, ou dans l'actualité. Tout mon travail consiste à rendre cohérents des éléments d'inspiration qui m'adviennent de façon à la fois tendue et discontinue, à trouver le fil qui relie ces éléments disparates.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

À LA TABLE DES HOMMES de Sylvie Germain, *Albin Michel, 2016, 270 p.*

SYLVIE GERMAIN au Salon
Rencontre autour de *À la table des hommes* le **6 novembre à 19h** (Amphi Gibran)/ Signature à **20h** (Stéphan)

Bande dessinée

Jean Van Hamme, père de Thorgal, Largo Winch et XIII

1976. Un jeune cadre dynamique de Philips, directeur des appareils ménagers, se voit proposer une promotion dans la filiale du groupe au Mexique. L'avenir semble sourire à ce diplômé en ingénierie commerciale, agrégé d'économie politique et grand routard à ses heures. Pourtant, non seulement notre homme refuse, mais il donne sa démission. Sa décision est motivée : il veut consacrer son temps à l'écriture qui occupe ses moments libres depuis plusieurs années. Cet homme est Jean Van Hamme.

D.R.

Quelques années plus tôt, il fait preuve d'une confiance audacieuse qui l'accompagnera sa carrière durant. Encore inconnu au bataillon du neuvième art, il propose à Paul Cuvelier, auteur mythique de la série *Corentin*, se rêvant peintre reconnu et en mal d'inspiration pour ses bandes dessinées, de lui écrire ses scénarios. Ce sera *Epoxy*, fable mythologique, puis deux scénarios pour *Corentin*. Jean Van Hamme entre en bande dessinée par la grande porte, et n'en sortira plus. La suite on la connait : des coulisses de la finance dans *Largo Winch* à la mythologie nordique de *Thorgal*, en passant par l'espionnage-politique de *XIII*, Jean Van Hamme scénarise des séries au long cours, qui remportent un succès phénoménal.

Il n'en faut pas plus pour imaginer que tout ce qu'il touche se transforme en or, et pourtant, la lecture de ses *Mémoires d'écriture*, dans lesquelles il retrace son parcours avec une lucidité amusée, nous rappelle que la route fut parsemée de déceptions. Celui qui commença par reprendre les scénarios de séries en perdition connut comme beaucoup d'aspirants auteurs les déconvenues des sorties qui font flop et des promesses légères jamais tenues. Puis, de scénarios de BD en scénarios de films, vint le succès qui, comme chacun le sait, n'a pas de recette. Mais il est des qualités qui mettent dans de bonnes dispositions.

Jean Van Hamme a le sens du plaisir, tant de la lecture que de l'écriture. La sienne est complexe, maligne, mais n'oublie jamais le lecteur en chemin, en jouant sans cesse de l'art de la surprise et de la tenue en haleine. Au service de ce plaisir, des dessinateurs réalistes d'exception. Si Vance, aux commandes de *XIII*, avait déjà fait ses preuves, d'autres ont véritablement éclos dans leur collaboration avec Jean Van Hamme. On pense à Phillipe Francq, héritier d'Hermann, qui se plia, d'abord avec appréhension puis avec une maestria rare, aux décors urbains de *Largo Winch*. Ou Grzegorz Rosinski qui développa dans *Thorgal* un dessin à l'encrage riche et organique avant de basculer avec classe dans un style peint en couleur directe.

À l'heure où Jean Van Hamme fait un pas en retrait (il a abandonné le scénario de ses principales séries), à l'heure où d'autres reprennent le destin de ses personnages, à l'heure où il entend consacrer son temps aux voyages et son énergie, peut-être, à l'écriture théâtrale, n'est-ce pas le moment idéal pour rencontrer cet auteur qui, des décennies durant, marqua de son empreinte le monde de la bande dessinée ?

Ralph DOUMIT

MÉMOIRES D'ÉCRITURE de Jean Van Hamme, *éditions Bamboo, 2016, 112 p.*

JEAN VAN HAMME au Salon
Table ronde « Finance et BD » le **12 novembre à 16h** (Amphi Gibran)/ Séance de dédicace à **17h** (Stéphan)

Publicité

Salon du Livre francophone
Signatures - Stand ANTOINE

5 NOVEMBRE	Jean-Claude Antakli — Syriapocalypse	11h00
	Nathalie Najjar — Arbitrage dans les pays arabes...	15h00
	Alexandre Jollien — Trois amis en quête de sagesse	17h00
	Marie-Noëlle Japy — Lou et Lune	17h00
	Laurent Gaudé — Ecoutez nos défaites	17h00
	Leila N. Saab — Histoire d'une maison	18h00
	Maxime Chaya - Tony Abou Jaoudé — Maximum Max	18h00
	Yves Danbakli — Le festin des loups	19h00
	Wajdi Moawad — Une chienne	19h00
	Alain Gresh — L'Islam, la république et le monde	19h00
	Ahmad Saadawi — Frankenstein à Bagdad	19h00
6 NOVEMBRE	Karim Rhayem — Amour et vengeance	16h00
	Mark Doumet — Libanitaleries	17h00
	Jean-Claude Antakli — Syriapocalypse	17h00
	Maud Michel — L'échassier de l'empereur	17h00
	Ezza Agha Malak — La paix, l'amour et rien d'autre	17h00
	Nabil El Khoury — Convergences et rivalités,...	18h00
	Naji Kozaily — Les textes de Jean-Paul II sur le Liban	19h00
	Josyane Savigneau — La passion des écrivains	19h00
	Hyam Yared — Tout est halluciné	20h00
7 NOVEMBRE	Alexandre Jollien — Trois amis en quête de sagesse	14h00
	Leila Nasr — Regard sur le monde	17h00
	Dominique Haenel Parrod — Un souffle m'a murmuré	17h00
	Antoine Kattar — Adolescent dans un environnement...	17h00
	Maud Michel — L'échassier de l'empereur	18h00
	Mohamad Taan — Les réfugiés de Peshawar	18h00
8 NOVEMBRE	Alexandre Jollien — Trois amis en quête de sagesse	14h00
	Sarah Chardonnens — Parfum de jasmin dans la nuit syrienne	17h00
	Marianne Sawan — Le lilas de David	18h00
	Farouk Mardam Bey — Présente absence	18h00
	Michel Santi — Pour un capitalisme entre adultes...	20h00
	Jamil Berry — Une vie ou deux	20h00
	Lionel Duroy — L'absente	20h00
9 NOVEMBRE	Viviane Zoghbi — A la table de Viviane	17h00
	Jamil Berry — Une vie ou deux	17h00
	Lionel Duroy — L'absente	17h00
	Salah Achkar — Les fables de la vie	17h00
	Moustapha Assaad — Ad Vitam	18h00
	Boris Cyrulnik — Ivres paradis, bonheurs héroïques	19h00
	Georgia Makhlouf — Le goût de la liberté	19h00
	Baptiste Beaulieu — Alors vous ne serez plus jamais tristes	19h30
	Daniel Meier — Liban : identités, pouvoirs et conflits	20h00
	Nicolas Dot-Pouillard — La mosaïque éclatée -	20h00
10 NOVEMBRE	Karim Daher — Les impôts au Liban	17h00
	Christoff Baron — Silver Rose	17h00
	Sylvie Beaussier — Les autres, mode d'emploi	17h00
	Boris Cyrulnik — Ivres paradis, bonheurs héroïques	18h00
	Nada Matta — Petite pépite	19h00
	Olivier Saccomano — Le théâtre comme pensée	19h00
	Emmanuel Villin — Sporting Club	20h00
11 NOVEMBRE	Nabil Dagher — Vers la lumière - Le prophète face...	17h00
	Salma Kojok — La maison d'Afrique	17h00
	Zeina Naccouzi Akiki — Allô Georgette	18h00
	Rasha Bassoul — Mon Liban, ma cuisine	18h00
	Alain Bonnand — Damas en hiver	19h00
	Farouk Mardam Bey — La question syrienne	20h00
	Anne Davier - Caroline Couteau — La danse contemporaine en Suisse	20h30
12 NOVEMBRE	Nina Boutros — Rencontre avec «les orientés»	14h00
	Rosane Chawi — Melody Bloo	16h00
	Charles Dantzig — Les écrivains et leurs monde	17h00
	Lamia Ziadé — Ô nuit, ô mes yeux - Ya leyl ya 3ein	17h30
	Ziad Gébran — Moi, Président des Couacs	18h00
	Farouk Mardam Bey — Du souvenir, du mensonge et....	18h00
	Elizabeth Picard — Liban Syrie : intimes étrangers	19h00
	Nicolas Dot-Pouillard — La mosaïque éclatée	20h00
13 NOV	G. Gemayel - G.Boustany -A. Homsi — A. Megarbané - Drôle de guerre	17h00
	Christiane Saliba — Recours aux soins et couverture...	18h00
	Toufic el Khoury — Les comédies hollywoodiennes...	19h00

Théâtre

L'art de la scène dans tous ses états au salon

Dans cette 23e édition du Salon du livre, le théâtre occupe une place de choix. Plusieurs événements lui sont en effet consacrés, dont une rencontre avec l'une des plus grandes figures du théâtre au Liban, Roger Assaf, qui présentera, en compagnie de Paul Mattar, le premier des deux volumes de son encyclopédie *Le Théâtre dans l'Histoire*, paru tout récemment aux éditions L'Orient des Livres.

« *Ce sera un moment assez fort du Salon, qui marquera une série de rendez-vous avec d'autres personnalités du théâtre comme Enzo Cormann, Kossi Efoui, Mohamed Kacimi et Olivier Saccomano* », affirme Éric Lebas, l'attaché culturel de l'ambassade de France/Institut français. Il ajoute à propos de cette rencontre avec Assaf : « *C'est un événement que nous attendons avec impatience et dont nous avons eu les prémices l'année dernière.* »

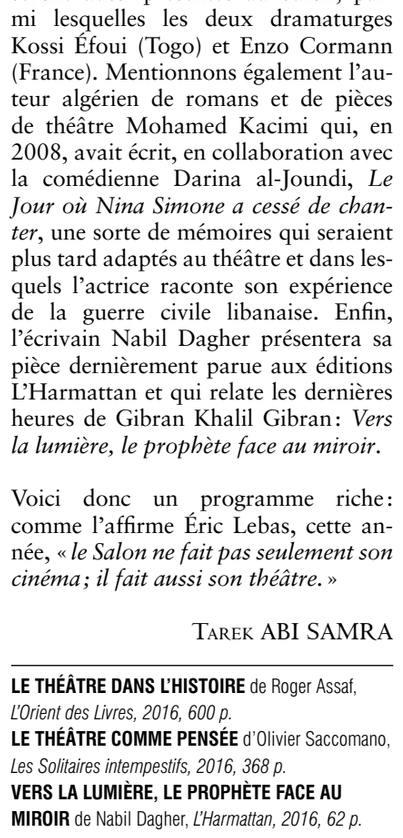
En effet, Assaf avait déjà présenté son ouvrage (en cours de préparation à l'époque) lors du Salon précédent en novembre 2015, et il nous avait accordé à cette occasion un bref entretien dans lequel il s'expliqua sur les deux idées maîtresses qui sous-tendent son encyclopédie. En premier lieu, Assaf critique la conception selon laquelle l'art dramatique « *aurait une histoire unique, une histoire logique avec un seul début et une seule évolution qui engloberait toutes les formes théâtrales, allant des plus primitives aux plus complexes* ». Il existerait plutôt « *des théâtres multiples, des étapes que j'appelle des temps.* » Il poursuit : « *Ces temps sont le plus souvent autonomes, indépendants, ayant chacun sa vie propre. Ce sont des formes tout à fait différentes, qui ne ressemblent pas au théâtre occidental.* » C'est pour cette raison qu'il traite chacune de ces formes à part : ainsi, dans ce premier volume de l'encyclopédie qui dresse une fresque immense allant de l'Antiquité égyptienne et babylonienne jusqu'à l'ère élisabéthaine, on retrouve, à côté de chapitres sur la tragédie grecque ou la *commedia dell'arte*, d'autres consacrés à des formes dramatiques souvent méconnues du monde arabe et de l'Extrême-Orient, comme le théâtre d'ombres, le *zaju* chinois et le *nô* japonais.

> Le théâtre ne se réduit pas à un univers fictif coupé du monde, conçu par un auteur et régi par un metteur en scène.

La seconde idée directrice découle de la première et consiste à proposer une vision qui dépasse « *l'hégémonie du théâtre occidental.* » Comme il l'explique dans l'introduction de son ouvrage emblématiquement intitulée « Prélude à une "non-histoire" du théâtre », on a souvent recours à un modèle unique pour définir ce qu'est le théâtre : c'est celui qui a dominé en Europe depuis le XVIIe jusqu'au XIXe siècle. Ainsi, selon Assaf : « *La "scène à l'italienne", le mimétisme illusionniste et la dramaturgie classique ont trop longtemps dominé sans rivaux le théâtre dans le monde pour ne pas conserver une forte autorité dans l'enseignement du théâtre* (…) *et dans la pratique coutumière du lecteur ou du spectateur ordinaire.* » Mais d'après Assaf, le théâtre ne se réduit pas à un univers fictif coupé du monde, conçu par un auteur, régi par un metteur en scène et incarné par des acteurs sur une scène rectangulaire séparée du public. Effectivement, beaucoup de pratiques théâtrales relevant de cultures et d'époques différentes contredisent cette formule. Selon l'auteur, la redécouverte de ces formes anciennes (surtout celles de l'Asie) a joué un rôle primordial dans la remise en cause du théâtre occidental au XXe siècle.

Un double objectif est donc à l'origine de ce travail colossal : élargir la définition de ce qu'est le théâtre, et revaloriser de la sorte des pratiques dramaturgiques qui ne correspondent pas à cette vision restrictive.

Une autre table ronde aura lieu autour de l'ouvrage d'Olivier Saccomano, *Le Théâtre comme pensée*, paru cette année aux éditions Les Solitaires intempestifs. Dans cet essai basé sur une thèse de doctorat, le dramaturge



et metteur en scène Saccomano mène une réflexion sur le rôle de la pensée dans le théâtre et essaie de déterminer les conditions spécifiques qui permettraient à cette forme artistique de tenir un discours de vérité.

D'autres personnalités du théâtre seront aussi présentes au Salon, parmi lesquelles les deux dramaturges Kossi Éfoui (Togo) et Enzo Cormann (France). Mentionnons également l'auteur algérien de romans et de pièces de théâtre Mohamed Kacimi qui, en 2008, avait écrit, en collaboration avec la comédienne Darina al-Joundi, *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, une sorte de mémoires qui seraient plus tard adaptés au théâtre et dans lesquels l'actrice raconte son expérience de la guerre civile libanaise. Enfin, l'écrivain Nabil Dagher présentera sa pièce dernièrement parue aux éditions L'Harmattan et qui relate les dernières heures de Gibran Khalil Gibran : *Vers la lumière, le prophète face au miroir*.

Voici donc un programme riche : comme l'affirme Éric Lebas, cette année, « *le Salon ne fait pas seulement son cinéma ; il fait aussi son théâtre.* »

Tarek ABI SAMRA

LE THÉÂTRE DANS L'HISTOIRE de Roger Assaf, *L'Orient des Livres, 2016, 600 p.*
LE THÉÂTRE COMME PENSÉE d'Olivier Saccomano, *Les Solitaires intempestifs, 2016, 368 p.*
VERS LA LUMIÈRE, LE PROPHÈTE FACE AU MIROIR de Nabil Dagher, *L'Harmattan, 2016, 62 p.*

Le THÉÂTRE au Salon
Table ronde autour du ***Théâtre dans l'Histoire*** avec Roger Assaf, Wajdi Mouawad et Paul Mattar, le **5 novembre à 18h** (Agora)/ Signature à **19h** (L'Orient des Livres)

Table ronde autour du ***Théâtre comme pensée*** avec Roger Assaf, Oliver Saccomano et François Berreur, le **10 novembre à 18h** (Amphi Gibran)/ Signature à **19h** (L'Orient des Livres)

Conférence-Lecture : « Gibran, lumières sur l'homme » avec Nabil Dagher et François Berreur, et des lectures d'extraits de ***Vers la lumière, le prophète face au miroir***, le **11 novembre à 15h30** (salle RDC)/ Signature à **17h** (Antoine)

Nathalie Azoulai : le roman comme tragédie de la séparation

TITUS N'AIMAIT PAS BÉRÉNICE de Nathalie Azoulai, *P.O.L., 2015, 320 p.*

Un an après sa parution et l'attribution du prix Médicis (2015), le roman de Nathalie Azoulai, *Titus n'aimait pas Bérénice*, garde entier son attrait. Il le doit à l'originalité de son parti pris, narrer un chagrin d'amour contemporain par le recours à la tragédie de Racine, intégrer la pièce dans la destinée du dramaturge, saisir l'occasion pour raconter lestement une vie déchirée, ambitieuse, glorieuse. Il le doit aussi à son style attrayant, ayant retenu les leçons de son sujet, ne cessant de lui coller, de rester juste tout en étant imagé et savoureux… Les sensations gustatives, du miel particulièrement, y tiennent une place éminente.

Du chagrin d'amour de la narratrice, il est question dans les premières et dernières pages et dans un chapitre inséré au milieu, ou presque, de l'ouvrage. Titus quitte Bérénice pour ne pas quitter Roma, son épouse légitime, la mère de ses enfants. Depuis longtemps il a cessé de l'aimer, mais il reconnaît son courage et sa compréhension et ne veut pas tout détruire. « *Malgré lui, malgré elle* » : ces mots de Suétone avaient inspiré la tragédie de Racine. Celui-ci en a tiré des vers uniques qui ont su modeler le malheur des amoureuses de France, non sans un risque de pose érudite. De l'anecdote actuelle à l'œuvre classique, ce qui prévaut encore et toujours, c'est la séparation. « *Vous êtes au cœur de la condition humaine, ses désirs, sa solitude* » sans le besoin d'une goutte de sang. Qui pourrait mieux la décrire, la

© Joel Saget / AFP

comprendre, l'expliquer que cet auteur tragique « *acharné* » « *contre la réciprocité* » dans la construction de ses personnages (chacun aime celui dont il n'est pas aimé) et dont la vie entière est une suite de séparations ?

Tout au long du roman, l'auteure le prénomme Jean ; ses amis sont François ou Nicolas (Boileau), son amante Marie (La Champmeslé), sa femme Catherine, mais ses professeurs Hamon, Lancelot, Le Maître… C'est de bonne politique pour le dégager d'une histoire littéraire solennelle, pour rendre proche le personnage sans pompe ni familiarité, pour le montrer sans prétention excessive de l'intérieur et de l'extérieur. Cela aide Azoulai à faire une biographie vivante et libre, à choisir ce qui l'intéresse et enrichit son propos, ce qui dramatise le récit et approfondit les analyses. Dans sa prose, dans son roman, on ne peut s'empêcher de voir retenues les leçons de l'auteur d'*Andromaque* et c'est ce qui captive et apaise dans la lecture de l'ouvrage.

Jean perd sa mère à deux ans et son père peu après. Il est proche de sa jeune tante qui devient moniale à l'abbaye de Port-Royal des Champs et qu'il suit à l'âge de dix ans. En peu de lignes, l'humidité, l'insalubrité, la solitude du vallon, à 20 kilomètres du futur Versailles, sont décrites. Puis ce sont les apprentissages qui se succèdent : la connaissance de la nature, du corps et sang humains, des textes latins et grecs dans une atmosphère austère et rigoureuse. Les passages (plutôt des scènes animées) les plus délectables sont consacrés à l'apprentissage de la musique des mots, de la poésie, du français dans sa différence avec les « langues mortes » bien plus concises. C'est dans les traductions de Virgile surtout que le génie de Jean se dévoile, voulant faire aussi dense, aussi compact que le poète latin, jouant avec la syntaxe, maniant l'ellipse, apprenant à porter l'implacable logique dans les vers mêmes. Puis l'abbaye devient un carcan étroit : « *Mes maîtres m'enseignent ce qu'ensuite ils m'interdisent.* » Sa tante lui demande : « *Vous avez choisi la poésie contre Dieu ?* »

> La séparation et l'amour sont au cœur de la condition humaine.

La vie parisienne et surtout les faveurs et l'attention du roi, deviennent sa principale préoccupation. Son arme principale pour les conquérir est la tragédie. Or elle ne se donne jamais plus de vingt fois et trois théâtres se partagent le monopole. La place est occupée par les deux frères Corneille et le dépassement de Pierre devient son obsession. *Bérénice* en un sens le lui permet.

Nous n'irons pas plus loin dans la relation de cette vie faite de succès et déconvenues théâtraux et d'un retour à Port-Royal causant la colère du roi dont Jean est devenu l'historiographe. Azoulai trouve les mots appropriés pour parler de l'alexandrin, du rapport de la tragédie et de l'amour, de la syntaxe singulière de Racine. Elle pose en plus d'un endroit la question du génie féminin de Jean. Surtout elle réussit une architecture du roman faite de symétrie et de dissymétrie pour clore par le rangement simultané des livres et la fin du chagrin d'amour.

« Instruire et plaire » : si le dessein est tel, il est accompli.

FARÈS SASSINE

NATHALIE AZOULAI au Salon
Remise de la traduction en arabe de ***Titus n'aimait pas Bérénice***, Choix de l'Orient 2015, à Nathalie Azoulai le **5 novembre à 17h** (Agora)/ signature à 18h (Sored)

Table ronde autour de l'utilisation des mythes et des récits fondateurs dans la littérature contemporaine avec Nathalie Azoulai et Charif Majdalani le **6 novembre à 16h** (Agora)

La genèse de l'épidémie d'Ebola : entre superstitions et tragédie

DES CHAUVES-SOURIS DES SINGES ET DES HOMMES de Paule Constant, *Gallimard, 2016, 166 p.*

C'est au cœur du continent africain que Paule Constant, membre de l'Académie Goncourt, nous projette dans son roman *Des Chauves-souris, des singes et des hommes*, opus qui par son titre fait écho au genre littéraire de la fable mais qui ne tarde pas de s'affirmer comme roman réaliste relatant l'émergence du virus Ebola dans le continent noir.

Tout commence par un geste d'exclusion dans le roman de Paule Constant. Olympe, une enfant issue d'un milieu tribal, porte le malheur d'être née fille. Glorifiant la virilité et enfantant des générations de guerriers, la tribu d'Olympe se considère « *damnée* » et « *victime de la colère des dieux* » après la naissance de cette fille qui ouvrira la vanne des naissances féminines. On fera alors d'elle un bouc-émissaire, une victime parfaite qui portera le poids des superstitions et des injustices d'une société primitive.

Ne pouvant pas rejoindre ses frères partis à la chasse, Olympe dépitée se réfugie sous l'ombre d'un manguier. Écartant de sa main les herbes hirsutes pour s'asseoir, elle frôle une masse velue et douce au toucher. Une chauve-souris dissimulée dans le feuillage sauvage croupissait, neutre, par terre. La bête minuscule et sans forces est alors adoptée par Olympe. Elle la trimballe partout avec elle, l'embrasse, lui glisse maternellement la langue dans le museau et l'emmène avec elle au village. Pour apaiser ses petits frères, encore nourrissons, elle leur dévoile la chauve-souris. Émile, le plus petit, en est émerveillé. Il veut saisir dans l'anse de sa minuscule main la bête fragile et la porter à la bouche. Le village bien à l'écart de cette scène, s'ébahit devant une masse de chair en décomposition ; une charogne de singe géant que les frères aînés d'Olympe auraient chassé, et s'en empiffre durant de longues journées. Quelques jours plus tard, Émile meurt, inaugurant ainsi une série de décès infantiles. Olympe est pointée du doigt. Elle aurait apporté avec sa chauve-souris une malédiction qui a fait périr sa fratrie, selon les accusations du milieu tribal. Olympe est alors martyrisée et battue impitoyablement par les femmes de la tribu à

> Thanatos ne serait autre que la revanche de l'animal sur l'homme.

© Charly Gallo

coups secs assénés sur son ventre, son dos et son visage. Olympe défunte aurait ainsi causé la mort d'Agrippine et Virgile aussi ; la première de chagrin de n'avoir pas pu sauver la fillette et le second contaminé du virus Ebola qu'elle portait.

Les spéculations, élucubrations et analyses scientifiques de Virgile et Agrippine, deux personnages tragiques pris dans les filets infrangibles du continent africain, contrastent avec les craintes et interprétations superstitieuses des membres de la tribu d'Olympe. Là où la science pronostique des cas de paludisme sévères – avant l'identification du virus Ebola – les superstitions accablent la tribu d'Olympe d'idées noires : sortilège, fille habitée par le diable, divinités en colère, tant et si bien qu'en dépit de leur contradiction intrinsèque, raison et superstitions s'avèrent porteuses d'une même fin : « *Punir* ». La mort étant imparable, les frontières entre science et craintes sacrées s'estompent. Olympe se sacralise et son agonie est échelonnée en quatorze étapes au nombre des stations du Chemin de croix de Jésus de Nazareth. Et la science impuissante face à l'épidémie galopante se désacralise.

Combinés, superstitions, raison et sacré forment donc un champ bigarré où la mort rôde. Thanatos dans le roman de Paule Constant ne serait autre que la revanche de l'animal sur l'homme.

MAYA KHADRA

PAULE CONSTANT au Salon
Proclamation du lauréat de la Liste Goncourt Choix de l'Orient 2016 en présence de Paule Constant, membre de l'Académie Goncourt le **11 novembre de 15h à 17h** (Amphi Gibran et retransmis en direct à l'Agora)/ Signature des ***Chauves-souris, des singes et des hommes*** à **17h** (Sored)

Drame et violence dans une famille alépine

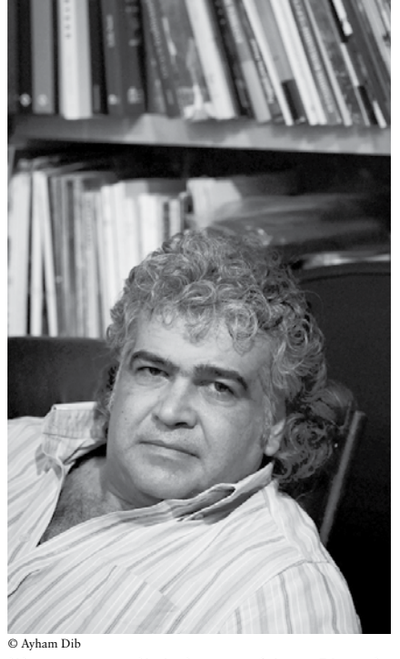
PAS DE COUTEAUX DANS LES CUISINES DE CETTE VILLE de Khaled Khalifa, traduit de l'arabe par Rania Samara, *L'Orient des Livres/Actes Sud, 2016, 256 p.*

Khaled Khalifa, l'écrivain syrien né dans un village au Nord d'Alep, est d'abord scénariste, il écrit pour les télévisions arabes des feuilletons à succès. Son passage au roman s'en est forcément ressenti surtout au niveau du découpage séquentiel. Ainsi, son nouveau roman *Pas de couteaux dans les cuisines de la ville* qui a reçu le prix Naguib Mahfouz et vient d'être nominé dans la liste courte du Booker arabe, tout comme le précédent, *Éloge de la haine* (paru en français chez Actes Sud après avoir été interdit en Syrie), fait défiler une suite ininterrompue de scènes intenses racontant avec beaucoup de volubilité un temps, une ville et une famille.

Le temps est celui du dictateur puisque la Syrie sombre comme une fatalité et pour de longues décades sous le règne du Président (entendons Hafez el-Assad dont le nom n'a pas besoin d'être cité), omniprésent avec ses services de renseignement tentaculaires et son système d'inféodation sanguinaire, et avec lequel Khalifa essaie de dessiner les contours d'une figure littéraire bien familière dans la littérature d'Amérique latine. Cette chape grise, cette violence dans tous les interstices du tissu social, métamorphose lentement la vie des hommes et semble décider d'abord de la dégénérescence d'une ville et de la guerre civile larvée qui ne disait pas encore son nom, entre baassistes et islamistes.

Alep aux mille traditions, de la riche cuisine à la musique, en passant par une aristocratie nostalgique et des microcosmes sociaux qui s'enrichissent d'apports de tous genres dans cette ville ouverte où la coexistence islamo-chrétienne est bien ancrée dans l'histoire, mais où la peur et la haine minent le quotidien pour définir l'enfer d'une famille que le roman de Khaled Khalifa accompagne.

En bon roman familial, *Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville* commence par un non dit : la fuite du père aux Amériques en compagnie d'une blonde de passage, laissant deux garçons et deux filles en face à face avec une mère qui ne peut pas oublier sa noble extraction et son père grand fonctionnaire des voies ferrées et qui s'est laissé lentement et élégamment mourir sous les rails d'un train de marchandises. Et c'est cette mort lente, renouvelée qui devient le sort de cette famille subissant l'ombre pesante d'une mère vivant comme une blessure indigne la maladie de sa fille et



© Ayham Dib

l'homosexualité de son frère. L'oncle transmettra sa marginalité sexuelle et son amour de la musique à son neveu qui tentera l'aventure islamiste jihadiste en Irak tout en regardant sa sœur Sawsan s'identifier à l'oppresseur quand elle s'est embrigadée dans les rangs de la milice du Baas au pouvoir après avoir été une manière de prostituée pour finir à l'image de sa mère qu'elle disait toujours haïr.

La narration menée par le frère qui ne s'inscrit presque jamais dans le fil de l'histoire, est un peu trop saccadée et fait donc défiler des personnages parfois obscurs mais avançant toujours sur une corde raide les menant presque tous vers une fin inéluctable comme celle de Rachid, l'autre frère qui a vite épuisé toutes les possibilités de survie dans une Syrie carcérale et sur lequel se clôt le roman : « *J'ouvris la porte de notre chambre et je fus pris de vertige. Le corps de Rachid pendait du plafond comme une lampe salie par les restes des mouches. Nizar le vit à travers la porte entrouverte et fit entendre sa plainte. Il savait qu'il allait mourir mais il attendit l'aube pour s'assurer que le compagnon de sa vie a bien serré le lasso, pour ne laisser aucun doute que la mort est aussi simple qu'un verre d'eau versé sur une terre sèche.* »

JABBOUR DOUAIHY

KHALED KHALIFA au Salon
Dialogue entre Jabbour Douaihy et Khaled Khalifa autour du roman arabe d'aujourd'hui, animé par Farouk Mardam Bey le **8 novembre à 19h** (Agora)/ Signature de ***Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville*** à **20h** (L'Orient des Livres)

Signature de ***Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville*** le **9 novembre à 17h** (Virgin)

Un polar à l'envers

TROIS JOURS ET UNE VIE de Pierre Lemaitre, *Albin Michel, 2016, 284 p.*

Il n'est sans doute pas facile de rebondir après un Goncourt. Alors que ses lecteurs attendaient la suite d'*Au revoir là-haut* couronné par la prestigieuse récompense en 2013, Pierre Lemaitre publie *Trois jours et une vie* qui s'annonce comme un retour au polar classique. Mais classique, ce roman noir ne l'est qu'en apparence. On a plutôt le sentiment qu'il s'agit d'un polar à l'envers. En effet, le meurtre a lieu dès les premières pages et le lecteur assiste, la gorge serrée, au drame qui se déroule sous ses yeux – drame d'autant plus atroce que la victime autant que le meurtrier en sont des enfants. Si tout est dit d'entrée de jeu, comment l'intrigue se construit-elle et comment le romancier tient-il son lecteur en haleine pendant près de 300 pages ? Tout l'art de Lemaitre consiste ici dans l'habileté avec laquelle il mène cette enquête inversée, inversée puisque l'enjeu en devient non de découvrir le meurtrier, mais plutôt de ne pas le découvrir. On se surprend ainsi à souhaiter que les indices laissés par le meurtrier ne soient pas repérés, qu'il ne soit pas démasqué et qu'il parvienne à poursuivre le cours normal de sa vie après ces trois journées terribles qui l'auront marqué à jamais. Balancement inconfortable entre nécessité morale qui exige la punition du coupable et empathie avec l'assassin malgré le caractère horrifiant de son geste : Lemaitre place son lecteur dans cette drôle d'alternative.

> Comment s'accommode-t-on avec le fait d'être devenu un meurtrier ?

Comme dans *Au revoir là-haut* qui racontait l'après-guerre et non la guerre, ce roman se situe lui aussi dans l'après. La question centrale,

© Patrice Normand

le fil rouge, consiste donc à raconter comment on vit avec un si terrible fardeau sur la conscience, comment on s'accommode avec le fait d'être devenu, même de manière accidentelle, un meurtrier. Entre le désir d'être démasqué, d'assumer la culpabilité et que le cauchemar enfin prenne fin, et celui de tourner la page, de continuer à vivre, d'oublier, Antoine (douze ans au moment des faits) va traverser une quinzaine d'années qui voient le jeune adolescent devenir un homme, rêver d'une vie heureuse, et y renoncer.

Tout cela se passe dans une petite ville de province entourée de forêts, avec sa chorale, son arbre de Noël et ses problèmes de chômage. Une petite ville qui bruisse de rumeurs et où les inimitiés sont légion, ce qui n'empêche pas la solidarité en cas de coups durs. Ancré dans une géographie et une sociologie particulières, ce roman est aussi la peinture d'une époque, de ses problèmes et de ses faits divers. On le lit avec beaucoup de plaisir, l'affaire est rondement menée, l'écriture fluide et l'humour parfois décapant.

GEORGIA MAKHLOUF

PIERRE LEMAITRE au Salon
Rencontre autour de ***Trois jours et une vie***, le **5 novembre à 19h** (salle RDC)/Signature à **20h** (Stephan)

Dramaturge, romancier, nouvelliste et poète, Laurent Gaudé est bien connu du public libanais. Il revient au Salon du Livre de Beyrouth avec un grand plaisir.

Laurent Gaudé : La défaite, notre sort commun

C'est en 2002 que Laurent Gaudé se fait largement connaître, lorsque *La mort du roi Tsongor* obtient le Goncourt des lycéens, prix suivi en 2003 par le Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*. Depuis, son œuvre abondante a été traduite dans le monde entier. *Écoutez nos défaites* qui vient de paraître a été reçu avec une grande ferveur. Pourtant, cet écrivain talentueux n'a pas choisi la facilité, lui qui s'aventure avec constance sur le terrain de la violence des hommes, de leurs durs combats et des longues guerres qui les laissent exsangues et durablement meurtris. Sa palette est sombre, énergique, pleine de bruit et de fureur, comme il s'en explique dans cet entretien pourtant empreint de douceur, de calme et d'empathie profonde pour les tragédies collectives et les blessures intimes. Et si la défaite n'avait rien à voir avec l'échec, interroge-t-il ? S'il s'agissait plutôt d'apprendre à perdre ? Ce serait peut-être là le prix de notre liberté.

Votre roman se fait l'écho de temps forts de l'actualité récente tels que le sac des musées irakiens ou l'assassinat du directeur des Antiquités syriennes. Ces événements ont-ils été les déclencheurs de ce projet d'écriture ?

L'idée initiale de ce projet remonte à loin et je le porte depuis longtemps, avant même de m'engager dans l'écriture de *Danser les ombres* que j'ai finalement achevé en premier. Le travail de documentation avait démarré il y a quatre ans déjà. J'avais envie d'écrire sur la défaite, et j'avais l'intuition que trois personnages historiques me permettraient d'aborder ce thème : Hannibal, le Négus, et le général Grant. Le lien avec la période contemporaine est venu plus tard. Lorsque les événements que vous évoquez se sont produits, j'avais déjà bien avancé dans l'écriture et j'ai souhaité les intégrer au travail en cours.

Vous évoquez quatre guerres dans votre roman : la guerre entre Carthage et Rome, la guerre de Sécession, la guerre italo-éthiopienne et la guerre contre Daech. Pourquoi ces guerres-là et quel lien faites-vous entre elles ?

Je dirai qu'au départ, je ne faisais pas de lien entre elles, mais que chacune de ces guerres m'intéressait. J'avais très vite isolé mes trois personnages, Hannibal autour duquel je tournais depuis longtemps, Halié Selassié à propos duquel j'avais déjà écrit un texte et Grant qui était une découverte plus récente. Les raisons de les associer se sont clarifiées petit à petit. Je souhaitais choisir des guerres différentes pour éclairer la notion de défaite à partir de trois points de vue. Il y a donc une guerre d'Empire, celle qui oppose Rome et Carthage et qui est un affrontement entre deux mondes ; une guerre civile avec la guerre de Sécession où il s'agit de gagner en tuant ses concitoyens ; et une situation coloniale qui provoque une guerre de libération et d'émancipation contre l'occupant. On a donc là trois schémas différents. Mais assez vite j'ai découvert, à ma grande surprise, que d'autres rapprochements étaient possibles. À propos d'Hannibal par exemple, je croyais qu'il mourrait après sa défaite contre Rome. Mais non, car à ce moment-là il n'a que quarante ans et il va mourir à soixante-cinq ans. Donc après cette défaite, une autre vie commence et la notion de défaite se transforme. Ainsi, il restera dans les mémoires comme LE personnage proprement mythique de l'opposant à l'Empire romain. Il a perdu, mais il a acquis une stature plus qu'héroïque. Scipion remporte la victoire certes, mais n'est qu'un personnage historique dont peu se souviendront, alors qu'Hannibal est devenu un personnage mythologique. Pour le Négus également, le vieillissement provoque une inversion du regard qu'on pose sur lui. Il est revenu dans son pays en héros, mais avec le temps et l'exercice du pouvoir, il devient un

D.R.

personnage assez laid et plus du tout victorieux. Quant à Grant, il vieillit très longtemps et finit sa vie seul dans son *rocking chair*. Cette durée offre ainsi une caisse de résonnance qui transforme les trajectoires et le regard posé sur elles.

Le thème du combat et de la guerre, vous le déclinez depuis vos débuts, depuis vos études universitaires même, puisque vos mémoires de maitrise et de DEA portent là-dessus, comme nombre de vos ouvrages. Pourquoi les guerres vous passionnent-elles à ce point ?

Oui, c'est là depuis le début. Il y a une dramaturgie naturelle dans le conflit, qui est pleine d'énergie et dont il me paraît plus facile de m'emparer. Je suis un grand admirateur de Tchekov, j'estime que *La Cerisaie* est un chef-d'œuvre, mais écrire sur le rien, le non-dit, le souterrain, les silences, j'en serais incapable. Je suis plutôt du côté du bruit, de la fureur, du conflit explicite. Ma palette c'est le choc, la démesure, la violence, les couleurs vives. Il y a des oppositions entre les hommes dans mon travail, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus. Les violences faites à l'autre, la destruction psychologique de l'autre telle qu'on la trouve chez Strindberg par exemple, ce n'est pas mon terrain. Mon terrain, c'est la violence et la brutalité de l'histoire et néanmoins, il n'y a pas chez moi de méchanceté, mes personnages sont rarement méchants. J'aime me situer du côté des épreuves collectives, combats, guerres, cataclysmes naturels, enjeux migratoires, qui posent tous des questions de survie.

Votre roman est aussi une réflexion sur le temps.

Oui bien sûr, c'est une tentative de raconter le temps, la connexion possible entre cet hier lointain et aujourd'hui ; mais il est aussi question de l'écoulement du temps à l'échelle d'une vie et des changements de perspective que cela implique. Si le roman n'est reçu que comme une fresque militaire, ce serait un échec pour moi. J'ai souhaité qu'à travers les personnages s'engage une interrogation sur le temps et sur la défaite avec laquelle nous avons tous rendez-vous. La défaite n'est pas l'échec. Rater ou réussir sa vie, ces notions ne m'intéressent pas. Ce dont je parle, c'est la défaite existentielle qui est notre sort commun. Si l'on observe l'arc de la vie, on s'aperçoit que dans chacune il y a le temps de la découverte, le temps de la construction et le temps de la perte : perte des gens qu'on aime, délitement progressif de ce qu'on a construit, maladie, vieillissement… C'est en cela que la défaite militaire peut avoir un écho dans nos âmes et nous faire réfléchir à nos vies. Mes deux personnages principaux, Assem et Mariam éprouvent de la fatigue vis-à-vis de leurs vies. Ils étaient dans la course, lui avec ses missions, elle avec son engagement à courir après les objets perdus ou volés dans les musées, mais là, ils sont dans l'usure, ils ont envie de s'arrêter. Le roman interroge la possibilité de quitter son existence, de se séparer de la personne qu'on a été, de s'affranchir de soi-même. Tout deux en sont là, dans ce désir d'autre chose et c'est en cela que leur rencontre est possible.

Parlons à présent de Beyrouth qui est l'un des cadres géographiques du roman. Vous décrivez la ville, sa violence, sa nervosité, ses hésitations.

Lorsque je suis venu pour la première fois à Beyrouth, j'ai ressenti un grand choc. C'est une ville impressionnante qui m'a communiqué un sentiment mêlé de curiosité et d'énergie… La juxtaposition architecturale de l'antique et du moderne, le mélange permanent, l'empilement de l'Histoire, il y a tout cela à Beyrouth et cela crée énormément de densité. Tout est complexe et tout coexiste. J'ai su que cela m'intéresserait d'y revenir dans l'écriture. J'aime les villes nerveuses, chargées d'histoire, les villes monde, celles qui sont sur les plaques tectoniques de l'Histoire. Ces villes là sont souvent des ports : Naples, Port-au-Prince, Beyrouth… Beyrouth est traversée par d'innombrables tensions, mais on y sent aussi une incroyable énergie. Je pressentais qu'elle apparaitrait dans mon écriture mais je ne savais pas encore que ce serait sous cette forme et dans ce roman.

Une scène se passe au Musée national. Connaissez-vous bien ce musée ? Les pièces évoquées, dont le sarcophage des époux, vous avaient-elles particulièrement touché ?

J'ai le souvenir très précis de ma visite au Musée national. C'était un moment très doux, merveilleux. Une sorte d'échappée, comme si nous avions pu, pendant quelques heures, être sur un autre tempo. J'étais avec Bertrand Py, mon éditeur, et Alexandra, ma femme. Nous avons déjeuné dans un petit restaurant en face du musée. Puis nous avons passé un moment au milieu de ces œuvres antiques. Le musée est un écrin architectural. Et c'est vrai que le sarcophage des époux m'a beaucoup impressionné. J'ai repensé souvent à ces quelques heures volées depuis… Pour construire la scène du roman, j'ai tout simplement re-convoqué mes sensations de voyageur. Beyrouth m'avait offert ce moment précieux, je n'avais plus qu'à l'écrire…

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

ÉCOUTEZ NOS DÉFAITES de Laurent Gaudé, *Actes Sud, 2016, 256 p.*

LAURENT GAUDÉ au Salon
Rencontre autour d'*Écoutez nos défaites* le **5 novembre 2016 à 16h** (Agora)/ Signature à **17h** (Antoine)

Roman

Emmanuel Villin : Beyrouth, l'impossible rencontre

SPORTING CLUB d'Emmanuel Villin, *Asphalte éditions, 2016, 144 p.*

Les premières lignes du roman d'Emmanuel Villin mettent à coup sûr en appétit. Quelque chose de tout à la fois étrange et familier s'en dégage, les ingrédients posés d'entrée de jeu d'une intrigue originale et qui pique la curiosité. « *C'est finalement malgré moi que j'étais devenu ce qu'on peut appeler un assez bon nageur. Non pas excellent – mon crawl souffrait de quelques approximations, bien que mon battement de jambes frise la perfection –, mais à vrai dire plutôt endurant. Bref, suffisamment doué pour passer une grande partie de mes journées dans le bassin olympique du Sporting Club à attendre que Camille m'appelle.* » Cette référence au Sporting Club – à l'exclusion de la dimension « olympique » de son bassin ! – ancre le roman dans un Beyrouth familier, et le caractère indéfini du nom met le lecteur en attente d'un développement qui serait du côté de la relation amoureuse potentielle entre le narrateur et cette Camille qui se fait attendre.

D.R.

De fausses pistes en déceptions, le narrateur tourne en rond, n'a plus rendez-vous qu'avec sa propre lassitude.

Mais, et c'est sans doute là tout à la fois la singularité de ce roman et son caractère systématiquement déroutant, aucune des attentes mises en place n'est satisfaite, et Villin s'amuse à frustrer son lecteur, à l'entraîner sans cesse sur de fausses pistes qui entretiennent son intérêt, le gardent en éveil, lui font tourner les pages et se terminent en élégantes pirouettes.

On apprend donc deux chapitres plus loin que Camille est un homme, et que si le narrateur attend désespérément son appel – et continuera à attendre pendant la quasi-totalité du roman – c'est qu'il a conçu le projet d'écrire un livre autour du mystérieux personnage, qui semble avoir beaucoup à raconter sur les événements des cinquante dernières années. Pour des raisons qui resteront relativement obscures, Camille joue au chat et à la souris avec le narrateur (et le lecteur) et semble tout à la fois adhérer au projet et le craindre, et parfois hésiter entre faire confiance au narrateur ou écrire lui-même son témoignage.

Dans l'attente des rendez-vous, au demeurant très espacés, entre Camille et le narrateur, ce dernier arpente la ville, cette Beyrouth qui n'est jamais nommée et sur laquelle il pose un regard juste et donc critique, plus souvent ironique que tendre. Pourtant, il loge avantageusement à proximité des jardins de la propriété d'une certaine « Lady C. » – que les lecteurs qui connaissent Beyrouth reconnaîtront aisément. Avec un humour certain, Villin décrit quelques lieux de la ville dont, outre le Sporting Club où il passe pas mal de temps, l'immeuble de l'EDL avec ses lettres en partie éteintes et qui forment un curieux rébus : El Cité du Lin, le Palace Café, ou le Casino du Liban d'où le narrateur part en courant, n'emportant même pas ses gains.

D'autres silhouettes traversent le roman, une certaine Odile qui arpente régulièrement le Musée national, Jacqueline qui passe pas mal de temps en robe de chambre mais qui lave le linge du narrateur et lui repasse ses chemises, un mécanicien qui se prénomme Gaby et qui conduit la même Fiat 124 Coupé Sport que le narrateur, d'où leur complicité, même si Gaby semble modérément fiable.

Les parades pour se défiler ne manquant pas à Camille, le travail du narrateur avance cahin-caha. Mais finalement, quand il croit avoir recueilli suffisamment de matière et qu'il s'engage dans la retranscription, un dernier rebondissement l'empêchera de mener le travail à son terme.

De fausses pistes en déceptions, le narrateur tourne en rond, n'a plus rendez-vous qu'avec sa propre lassitude, et bien que bon nageur, a peine à tenir sa tête hors de l'eau. L'impossible rencontre, le récit inachevé, deux métaphores pour parler de Beyrouth, cette ville « *aberrante et captivante, absurde et attachante, absconse et magnétique* » qui est le vrai sujet du roman. « *La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel* », nous rappelle opportunément Villin, citant ce magnifique vers de Baudelaire qui est aussi le titre d'un très beau livre de Julien Gracq.

Georgia MAKHLOUF

EMMANUEL VILLIN au Salon
Rencontre autour de *Sporting Club*, le **10 novembre à 19h** (Salle RDC)/ Signature à **20h** (Antoine)

Biographie

Andrée Chedid intime

ANDRÉE CHEDID : L'ÉCRITURE DE L'AMOUR de Carmen Boustani, *Flammarion, 2016, 400 p.*

Professeur de lettres françaises à l'Université libanaise, spécialiste de littérature francophone et de littérature féminine, Carmen Boustani est aussi une analyste de l'œuvre d'Andrée Chedid dont elle fut proche. À l'heure où le Salon du Livre de Beyrouth rend hommage à Chedid, Carmen Boustani publie chez Flammarion une première biographie de l'auteure franco-égyptienne d'origine libanaise, décédée le 6 février 2011, à Paris, des suites de la maladie d'Alzheimer.

« *Il s'agit d'un don*, écrit Boustani dans sa postface. *Le don d'avoir obtenu de son vivant son accord d'écrire un livre sur l'interaction entre sa vie et son œuvre.* » Pour rédiger cette biographie, Boustani a consulté une foule de documents mis à sa disposition notamment par le mari d'Andrée Chedid, Louis Antoine Chedid, et par sa fille Michèle Koltz Chedid. Très présente dans cet ouvrage où l'analyse littéraire est disposée en miroir avec les épisodes de la vie de la romancière et où un langage universitaire et didactique se superpose au récit de l'intime, Boustani livre un texte rythmé à la manière d'une symphonie, où l'avant-propos est intitulé « Prélude » et les chapitres numérotés par « Mouvement(s) ». La postface, enfin est un « Final », suivi d'une trentaine de pages comprenant notamment un entretien avec Andrée Chedid.

Dans le premier Mouvement : « Vivre », Boustani raconte sa rencontre avec Chedid, en 1982. On y apprend que Chedid n'aimait pas les fleurs coupées, s'habillait le plus souvent en bleu, préférait les intérieurs dépouillés, était la fille d'Alice, femme d'une grande beauté qui épousa le célèbre cardiologue, philosophe et spiritualiste Roger Godel après son divorce d'avec le père de la romancière. Au fil de l'ouvrage, on apprend aussi qu'Andrée a passé son adolescence en pensionnat, en Égypte, partagée qu'elle était entre son père et sa mère. Elle épousera par amour, voire par coup de foudre, son cousin Louis Chedid. Pour l'anecdote, elle avait subi une rhinoplastie réussie, semblait très consciente de son image, et à la faveur d'un chèque que lui avait donné son mari pour l'un de ses anniversaires, s'était offert une concession au cimetière Montparnasse où elle est aujourd'hui enterrée. On apprend par ailleurs qu'Andrée Chedid adorait la danse et peignait à ses heures perdues, détails intéressants pour la lecture de son œuvre. Mais c'est évidemment l'écriture qui demeurera son outil d'expression le plus naturel, dominée par la poésie qu'elle abandonnera avec la maturité, mais qui continuera à marquer son style. Chedid était aussi bibliophile et avait réalisé des livres d'art, notamment en collaboration avec l'artiste Javier Vilato. Dans l'entretien publié en fin d'ouvrage, elle confie à Carmen Boustani commencer ses textes à partir d'une image, écrire par jets, et à partir du « *magma* » ainsi obtenu, donner forme à « *l'argile* » des mots.

D.R.

De son enfance égyptienne, Chedid gardera une grande compassion pour le petit peuple et ses femmes enferrées dans les traditions.

De son enfance égyptienne, nous apprend la biographe, Chedid gardera une grande compassion pour le petit peuple et ses femmes enferrées dans les traditions (*Le Sixième jour, L'Enfant multiple*), ainsi qu'une fascination pour les mythes pharaoniques, la certitude de la mort, le désir de se survivre et le pouvoir de l'amour (qui justifie le sous-titre de Boustani), ce qui expliquerait sa prédilection pour les scénarios catastrophes, séismes, crimes, accident d'avion (*L'Autre, Le Survivant*).

Hormis ses conférences et entretiens, et mises à part les adaptations cinématographiques de ses œuvres, notamment *Le Sixième Jour*, par Youssef Chahine, et *L'Autre*, par Bernard Giraudeau, Andrée Chedid aura au total publié plus d'une cinquantaine d'ouvrages, entre romans, récits, essais, nouvelles, théâtre et recueils de poèmes, ce qui est considérable. Et si Carmen Boustani est sa première biographe, il ne faut pas perdre de vue cette autobiographie en creux, émouvant hommage de Chedid à sa mère, que sont *Les Saisons de passage* (Flammarion, 1998).

Fifi ABOU DIB

CARMEN BOUSTANI au Salon
Table ronde autour d'*Andrée Chedid, L'écriture de l'amour*, le **10 novembre à 18h** (salle -1)/ signature à **19h** (Le Point)

Le héros sous le regard de Cyrulnik

IVRES PARADIS, BONHEURS HÉROÏQUES de Boris Cyrulnik, *Odile Jacob, 2016, 240 p.*

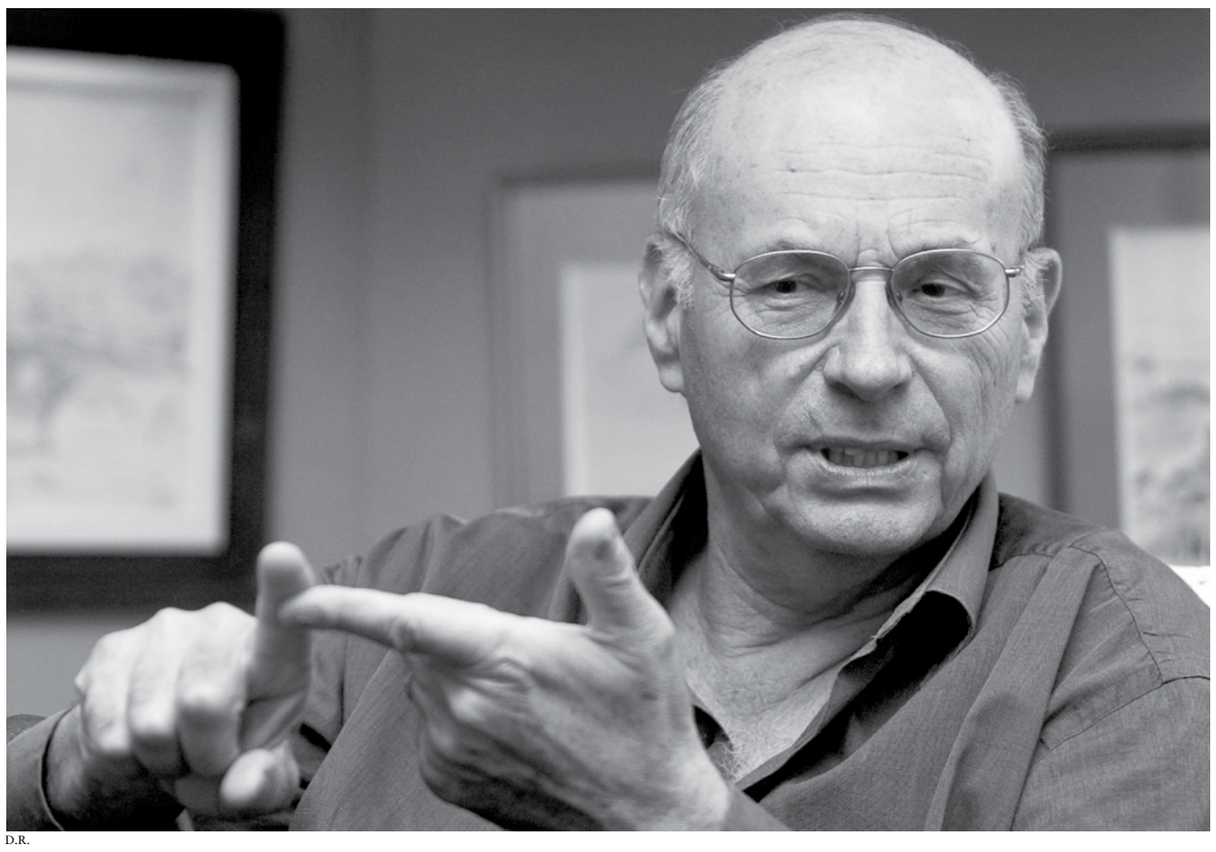
Dans son dernier ouvrage, *Ivres paradis, bonheurs héroïques*, Boris Cyrulnik nous fournit les éléments pour comprendre les mécanismes de cette violence qui s'étend de jour en jour. Revenant sur son histoire personnelle, le célèbre psychiatre nous explique le besoin d'avoir des héros pour se construire en tant qu'individu, mais aussi pour se réparer et transcender « *la fadeur des jours et le malheur de vivre* ».

Ce héros est, certes, un remède contre la faiblesse naturelle des enfants, la blessure relationnelle des adultes ou l'humiliation historique d'une nation. Mais sa fonction est ambivalente, car l'idéal ne se construit plus dans ce cas, au fond de soi, mais hors de soi, avec un héros qui peut devenir l'étendard de tous les extrémismes, « *planteur de haine et pourvoyeur du pire* ».

> Se faire exploser dans une foule pour tuer le plus d'ennemis ne représente pas pour eux un suicide, mais une offrande à Dieu pour permettre aux autres de mieux vivre.

L'importance du héros est évidente pour ces jeunes Français djihadistes qui n'ont ni projet d'existence ni structure affective. Cyrulnik explique que le fait de se faire exploser dans une foule pour tuer le plus d'ennemis ne représente pas pour eux un suicide, mais une offrande à Dieu pour permettre aux autres de mieux vivre. Étant héroïsés, ils seront, après leur mort, enfin reconnus et aimés alors qu'ils furent ignorés de leur vivant.

Cet héroïsme (auto) destructeur naît d'un « *arrêt d'empathie* » provoqué par des « *atrophies cérébrales* » liées à une carence affective. Les personnes qui parviennent à déclencher un processus résilient après une tragédie deviennent au contraire, altruistes. Elles ne se replient pas dans un clan pour affronter l'adversaire, mais



D.R.

rêvent d'aider ceux qui ont connu le même malheur et de leur procurer les moyens de s'en sortir.

Dans un chapitre particulièrement instructif intitulé « Au bonheur de la soumission », Cyrulnik insiste sur les dangers d'un mauvais « *dosage* » de l'obéissance. « *Si nous vivons,* dit-il, *sans obéir, tout le monde serait en guerre contre tout le monde. Mais un adulte qui ne fait qu'obéir entrave le développement de sa personnalité.* » Sans obéissance, l'espèce humaine aurait disparu, mais avec trop d'obéissance, c'est un régime totalitaire que nous laissons s'installer et qui entraîne une mort psychique.

Ce processus archaïque de socialisation peut être dépassé quand notre empathie se développe et nous donne le plaisir de découvrir d'autres sociétés et d'autres mondes mentaux. Mais quand un accident de la nature arrête notre élan vers l'autre, nous nous recroquevillions dans un mécanisme de défense où l'autre n'existe plus. « *C'est l'amour du Même et la haine de l'Autre qui apportent, alors, un bénéfice adaptatif.* » Les Allemands sont ainsi devenus nazis par incapacité à se représenter le monde de l'autre. « *Ils n'avaient pas appris qu'il existe d'autres manières d'être humain que la leur.* »

L'ouvrage de Cyrulnik nous aide à comprendre le refus de la diversité qui marque aujourd'hui les comportements d'une partie de l'opinion publique européenne. Et ce refus est d'autant plus nocif que l'homme, comme le souligne l'auteur, est une espèce constituée pour l'altérité et ne peut devenir soi-même que s'il y a un autre.

SAMIR FRANGIÉ

BORIS CYRULNIK au Salon
Rencontre autour d'*Ivres paradis* le **9 novembre à 18h** (Amphi Gibran)/ Signature à **19h** (Antoine)

Table ronde « Sortir de la violence » le **10 novembre à 17h** (salle -1)/ Signature à **18h** (Antoine)

Youssef Mouawad et le Liban désorienté

SEXTANT ÉGARÉ de Youssef Mouawad, *L'Orient des Livres, 2016, 240 p.*

J'ai l'honneur et surtout le plaisir de connaître Youssef Mouawad depuis une vingtaine d'années. J'avais d'ailleurs lu quelques-uns de ses premiers écrits auparavant. Selon la belle expression de Philippe Ariès, c'est un « *historien du dimanche* », c'est-à-dire à ses heures perdues. Il sait combien j'apprécie ses articles un peu acides et décapant sur l'histoire du Liban et des maronites. Dans ce recueil de chroniques publiées dans *L'Orient-Le Jour* et dans *L'Orient littéraire* ces dernières années, on trouve d'ailleurs un certain nombre d'échos de ses travaux historiques. Ces chroniques sont courtes, suivant le format imposé par le journal. Elles peuvent passer inaperçues pour le lecteur pressé et c'est donc une excellente idée de les avoir réunis en un volume agréable à lire.

D.R.

> « Nous vivons dans une principauté d'opérette. »

Youssef Mouawad est d'abord un juriste et dans un certain nombre de ces textes, il nous rappelle les principes de l'État de droit. On appréciera en particulier la toute première chronique consacrée à la distinction entre crime de droit commun, crime politique et crime terroriste. Mais il demande aussi la libération de Georges Ibrahim Abdallah parce que trente ans de détention suffisent, indépendamment de la qualification des crimes qu'il a commis.

C'est aussi le juriste et le citoyen doublé de l'historien qui s'inquiète du devenir du Liban tout en reconnaissant qu'il parle de son « *ghetto francophone* ». En 2010, il peut dire : « *Nous vivons dans une principauté d'opérette et cette forme toujours inachevée de la République est probablement la forme la plus accomplie à laquelle les corps constitués peuvent prétendre sans risque de s'essouffler.* » Il suit avec un grand intérêt doublé d'une certaine inquiétude le déroulement du Printemps arabe.

À travers les pages, on trouve cette interrogation persistante sur l'identité libanaise : « *Il n'en reste pas moins que nous, Libanais, répudiant la soi-disant authenticité, avons singé le monde occidental jusqu'au ridicule. Et de fait, si notre style de comportement a pu en agacer certains, c'est que les modèles à intérioriser, nous ne les cherchons pas dans notre histoire commune et immémoriale, mais plutôt ailleurs, et au-delà de la mer !* » (4 juillet 2013)

Il en est de même de l'État libanais : « *De mémoire de Libanais, nous n'avons vécu que le moindre État (the lesser state). À chaque nouvelle échéance, il va être remis en cause et parfois sur des points de détail. C'est un vieux rafiot qui prend eau de toute part et qui lance des SOS. Surtout ne pas le saborder ou l'abandonner dans un moment de défaillance ! Car mieux vaut cet État sans cesse remis sur la table des négociations que la dissension armée ou que l'État de discorde sanglante. Et plutôt la République des pieds nickelés que la dictature de Caboche comme en Syrie !* » (1er avril 2014)

En un sens, le Liban serait un moindre mal dans un Orient en faillite : « *Il n'en reste pas moins qu'en ce moment précis de l'histoire, l'Orient arabe n'est toujours pas la patrie des droits de l'homme, et encore moins des droits de la femme. Notre Orient, assiégé géographiquement par les déserts, est une faillite frauduleuse où seul l'arbitraire des putschistes, ces liquidateurs des libertés, prévaut. N'incriminons pas notre culture, si cela nous arrange ou nous console, mais les faits sont là et ils sont têtus !* » (3 juin 2014)

On trouve aussi dans ce riche recueil des notations touchant la littérature et la vie de tous les jours.

On pourrait prendre Youssef Mouawad pour un imprécateur, il est en fait un moraliste et c'est lui qui tire la vraie morale de l'expérience libanaise : « *On dit que vous vous êtes drôlement européanisés, mais en réalité vous avez libanisé des influences venues d'ailleurs. Sans vous en rendre compte peut-être, vous avez brisé les chaînes de la ségrégation et du cloisonnement. Vous avez opté pour le risque et la symbiose des cultures. Les schizophrènes seraient plutôt de l'autre bord, ceux dont le regard est mutilé, les passéistes, ceux qui vivent les changements dans la rancœur, car les clés de la liberté sont dans l'ouverture à l'autre, dans la réduction des contraintes et dans le fait de remettre le sacré en cause. Toujours et sans cesse.* » (13 juin 2014)

Lire Youssef Mouawad, c'est se libaniser dans le meilleur sens du terme.

HENRY LAURENS

YOUSSEF MOUAWAD au Salon
Rencontre autour de *Sextant égaré*, le **11 novembre à 17h** (Agora)/ Signature à **18h** (L'Orient des Livres)

La charité, de François d'Assise au pape François

LES INSURGÉS DE LA PAUVRETÉ d'André Bonet et Michel Bolasell, *éditions Philippe Rey, 2016, 288 p.*

Pour beaucoup, il suffit d'apaiser sa mauvaise conscience par une aumône. « *Mais d'autres, plus entiers, plus absolus, plus vulnérables en leur âme peut-être, ne peuvent pas vivre avec cette épine dans leur conscience… Leur bonheur est incompatible avec le malheur des autres.* » De François d'Assise au pape François, en passant par Coluche, une véritable « *chaîne de fraternité* » s'est instaurée.

Dans leur première collaboration, *Les Insurgés de la pauvreté*, André Bonet et Michel Bolasell, respectivement président et vice-président du Centre méditerranéen de littérature, brossent des portraits criants de vérité et d'une force inouïe d'hommes et de femmes, connus ou méconnus, qui ont fait de la lutte contre la pauvreté le combat de toute une vie.

Issus des cinq continents, ils ont réussi à « *enserrer le monde dans un réseau de charité* ». Destins exceptionnels de courage et d'altruisme, à méditer pour reprendre espoir. Car, comme l'écrit Jean-Christophe Rufin en préface à cet ouvrage : « *Il reste encore beaucoup à inventer, à tenter, à partager.* »

Parmi les laïcs, citons Estelle Satabin, morte d'épuisement à 46 ans en soignant les malades du Gabon ; Madeleine Delbrël, la « mystique laïque » du milieu ouvrier ; Gregorio Hernandez, « médecin des plus pauvres » surnommé Santo de los pobres par les Vénézuéliens. Parmi les religieux, citons Benoît Labre, pèlerin mendiant ; Antoine Chevrier dont la spiritualité centrée sur la pauvreté s'est développée dans plus de 50 pays ; Joseph Wresinski qui créa l'association ATD (Aide à toute détresse) ; le frère Jacques bien connu des Libanais ; Pedro Pablo Opeka qui privilégia l'éducation des jeunes de Madagascar ; Sœur Emmanuelle parmi les chiffonniers du Caire ; Mère Theresa, mère des intouchables de Calcutta ; Matthieu Dauchez dont la vocation consista à « sortir un par un » les enfants de Manille de l'horreur. D'autres, tels que Bill Gates et Mark Zuckerberg, sont des milliardaires philanthropes qui font don de fortunes incommensurables.

> Chaque quatre secondes, une personne meurt de faim, de dénutrition, ou de maladies liées à la pauvreté.

D.R.

Sans s'être nécessairement rencontrés, ils se sont influencés. Ainsi, Julien Lauprêtre, président du Secours populaire, surnommé l'Abbé Pierre laïc ; Frédéric Ozanam, créateur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; Muhammad Yunus qui fonda au Bangladesh une banque de microcrédits et Maria Nowak qui fut une « *infatigable ambassadrice du microcrédit* ». Mais celui qui inspira la plupart d'entre eux demeure François d'Assise : le *Poverello*.

La maladie fut le lot de quelques-uns (parmi lesquels Jeanne Jugan) et la menace des armes celui des autres. Un passé de résistant pour l'Abbé Pierre. Une dictature répressive au Brésil où « *l'Église était un refuge* » ; évêque de Recife et apôtre de la non-violence, Dom Helder Camara « *fit trembler généraux et dictateurs* ».

Aller à la rencontre des pauvres, c'est aller à la rencontre des exclus : des « *infréquentables* » du dominicain Pedro Meca, des « *blousons noirs* » du père Patrick Giros, mais aussi des drogués de Buenos Aires où des gangs organisés font régner une « *extrême violence* ». C'est dans ces bidonvilles que quatre prêtres (Carlos Olivero, José Maria di Paola, Gustavo Carrara et Carlos Mugica) fondèrent le *Hogar de Cristo* (foyer du Christ), seul centre de désintoxication efficace. Assassiné, Mugica paya son engagement de sa propre vie.

Autrefois archevêque de Buenos Aires, Jorge Bergoglio avait été pour eux « *un bouclier de protection* ». « *Pape des pauvres* », celui qui prit le nom du Saint d'Assise pourrait être « *le catalyseur de la lutte contre cette insidieuse lèpre* ».

LAMIA EL-SAAD

ANDRÉ BONET et MICHEL BOLASELL au Salon
Rencontre autour des *Insurgés de la pauvreté* le **6 novembre à 17h** (salle RDC)/ Signature à **18h** (Orientale)

L'insultant sultan syrien

LA QUESTION SYRIENNE de Yassin al-Haj Saleh, *Actes Sud/Sinbad, 2016, 240 p.*

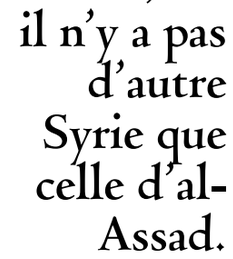
La Question syrienne est l'œuvre d'une grande figure intellectuelle de l'opposition syrienne, Yassin al-Haj Saleh, médecin de formation, qui a passé 16 ans en prison sous le règne de Hafez al-Assad. Ses deux frères ont été enlevés par Daech, avec le père jésuite Paolo Dall'Oglio, à Rakka, sa ville natale. Sa femme, elle, est enlevée à Ghouta, la banlieue agricole de Damas, par les rebelles salafistes de l'Armée de l'islam.

Haj-Saleh incarne dans sa vie le drame de l'opposition démocratique syrienne prise en étau entre la férocité d'un régime qui n'hésite pas à détruire le pays et la sauvagerie d'une opposition jihadiste.

Cet ouvrage est riche d'enseignements et d'informations sur le soulèvement syrien, ses raisons, son évolution et l'émergence d'une structure nihiliste marquée par une violence excessive, une religiosité sévère et la perte de confiance dans le monde extérieur. La convergence de ces trois facteurs est en passe d'engendrer un mouvement nihiliste islamique de type al-Qaïda, l'islam récupérant le terrain perdu par l'arabité après sa transformation en doctrine officielle.

Le développement de ce nihilisme islamique en Syrie résulte de la réunion de trois facteurs : la violence extrême utilisée par le régime pour briser « *la révolution pacifique des gens ordinaires* », l'échec de l'opposition, minée par ses dissensions internes, à présenter une vision collective et un projet consistant, et l'absence de soutien extérieur. L'auteur est particulièrement dur à l'égard de la communauté internationale qui a perdu tout sens moral et toute crédibilité, fabriquant par sa démission et son refus d'assumer ses responsabilités une « *question syrienne* » qui comme avant elle, la question d'Orient, la question juive ou la question palestinienne « *enferme les peuples dans des labyrinthes dont ils sont forcés de chercher l'issue leur vie durant* ».

Yassin al-Haj Saleh fait la description d'un autre nihilisme, celui pratiqué par le régime et cela à partir d'un slogan, « *al-Assad ou personne* ». La « *théorie* » du régime suppose qu'il existe un pays nommé la « *Syrie d'al-Assad* » dont dispose le propriétaire, al-Assad, comme de son bien privé. Le propriétaire de



D.R.

> L'opposant est un traître, car il n'y a pas d'autre Syrie que celle d'al-Assad.

la « *Syrie d'al-Assad* » réussit dans sa mission car il dispose d'une « *machine* », l'État, qui se charge de tuer, torturer, humilier… Cette machine s'évertue à démontrer le caractère exceptionnel, la sagesse et le génie du propriétaire de l'État. Sa légitimité repose non pas sur la loi, mais sur son unicité et sa supériorité qui le rendent irremplaçable.

La « *Syrie d'al-Assad* » est un programme politique en soi dont l'objectif est de déposséder les opposants de la moindre légitimité nationale. L'opposant est nécessairement un traître, car il n'y a pas d'autre Syrie que celle d'al-Assad. Rompre le lien entre le général, la Syrie et le spécifique, al-Assad, équivaut à la destruction de l'entité. L'expression « *al-Assad ou personne* » doit être entendue comme la condition même de l'existence de la Syrie.

L'auteur conclut par une analyse remarquable de la nature du régime d'Assad, « *le sultan moderne* », qui allie despotisme, communautarisme et clanisme en un État, « *l'État sultanien* », fondé sur la notion d'« *éternité* » qui se traduit par la dévolution héréditaire du pouvoir. Cet État est composé en fait de deux États, l'un apparent, dépourvu de pouvoir, et l'autre occulte, détenant un pouvoir de décision illimité. Cet État occulte est fondé sur le communautarisme que le régime a fabriqué et érigé en mode de gouvernement, de rétribution et de division et qu'il tente aujourd'hui d'utiliser pour se présenter comme le défenseur des minorités, notamment chrétiennes.

Ce chapitre est important pour tous ceux qui cherchent à comprendre le rôle du régime syrien dans la guerre libanaise. Beaucoup se souviennent de ce portrait géant du président Hafez al-Assad au barrage de l'armée syrienne à Madfoun (entre Jbeil et Batroun) avec la mention : « *Avec toi pour l'éternité et après l'éternité.* » Le message est clair aussi bien pour les Libanais que pour les Syriens : l'« *éternité* » est acquise, portez désormais votre attention sur l'« *après éternité* ».

SAMIR FRANGIÉ

LA QUESTION SYRIENNE au Salon
Table ronde autour de *La Question syrienne* avec Farouk Mardam Bey, Ziad Majed et Gisèle Khoury (modératrice) le **11 novembre à 19h** (salle RDC)/ Signature par Farouk Mardam Bey et Ziad Majed (traducteurs) à **20h** (Antoine)

Les voix de l'islam politique et leurs échos

COMPRENDRE L'ISLAM POLITIQUE : UNE TRAJECTOIRE DE RECHERCHE SUR L'ALTÉRITÉ ISLAMISTE, 1973-2016 de François Burgat, *La Découverte, 2016, 260 p.*

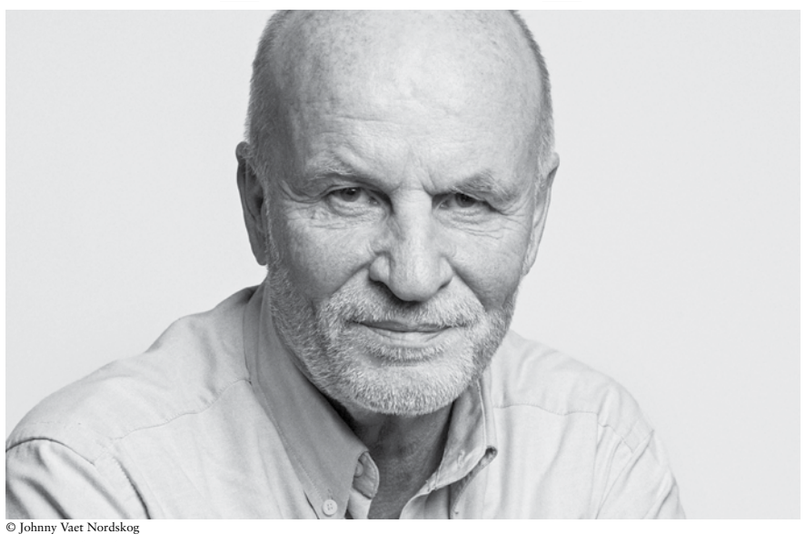
Le nouveau livre de François Burgat, *Comprendre l'islam politique : une trajectoire de recherche sur l'altérité islamiste 1973-2016*, est à la fois une fine analyse de l'évolution de ce que l'auteur appelle le « *parler musulman* » pendant plus de quatre décennies, et un récit personnel permettant de mieux situer les itinéraires académiques et cerner les expériences humaines qui ont amené le chercheur à la découverte de « *l'autre* » dans ses différents espaces politiques et sociétaux.

« *Le parler musulman* » et ses « *agir* »

Burgat clarifie dès le début de son ouvrage les deux strates de son approche. La première s'attache à rendre compte des raisons de l'émergence de l'islam politique, sa montée, son discours, ses récits et ses revendications dans le monde arabe. La deuxième rappelle « *l'extrême diversité des agir qu'autorise son lexique et, de ce fait, l'inanité des démarches réduisant à la seule référence religieuse les motivations* » de ses acteurs.

Le chercheur, qui a vécu entre 1973 et 2013 plus de vingt ans en Algérie, en Égypte, au Yémen, en Syrie et au Liban, montre comment à partir de la fin des années 1960, d'importantes composantes des sociétés arabes ont réhabilité le « *parler musulman* » dans leur vie sociale et dans le champ politique. Leur lexique est devenu, dans ce sens, une poursuite sur le terrain culturel de la mise à distance du colonisateur, déjà opérée politiquement et puis économiquement par les élites « *nationalistes* » des indépendances. Les « *vertus mobilisatrices* » de ce lexique et de son univers symbolique provenaient ainsi moins de leur dimension « *sacrée* » que de leur caractère « *endogène* » et politique.

Burgat présente ensuite les trois temporalités de la mobilisation islamiste. En partant du moment fondateur qu'était le développement d'un discours anticolonial représenté par Al-Afghani, Abduh et puis Redha (fin du XIX[e] siècle et début du XX[e]), il considère que la deuxième phase allant des indépendances des pays arabes à la fin de la guerre froide (1990) était celle du retour du discours islamiste ; un retour avec pour corollaire différentes mobilisations et un retournement contre les élites locales au pouvoir considérées comme « *occidentalisées* ». La troisième phase, suivant la chute de l'Union soviétique et la poussée interventionniste et unilatéraliste des États-Unis, est celle qui connaît d'un côté la normalisation de certaines formations islamistes au sein de parlements ou gouvernements arabes, et de l'autre la transnationalisation « *révolutionnaire* » d'autres groupes, influencés par le jihad afghan.


© Johnny Vaet Nordskog

Et c'est bien cette phase qui se poursuit de nos jours, à travers les conflits irakien, syrien et autres, se soldant selon l'auteur – dans un cas extrême, mais aussi discutable – par la création de l'État islamique de Baghdadi.

Sciences sociales contre propagande et essentialisme

Burgat explore plus loin les différentes expériences islamistes qui ont marqué les scènes politiques respectives des pays du Maghreb, en passant par le Caire et Khartoum, allant jusqu'au Yémen, la Palestine et les pays du Levant (sans explorer, pour autant, les perceptions de ces mêmes expériences par de larges catégories des sociétés concernées).

Cette trajectoire, couronnée par un retour de l'auteur en France, l'amène à critiquer, à raison, l'occultation occidentale des questions politiques (historiques comme contemporaines) dans les analyses des luttes menées par certaines formations islamistes. Il critique également les lectures culturalistes des conflits « *moyen-orientaux* » et leurs répercussions internationales qui disculpent les « *Pinochet arabes* » et leurs machines répressives, déresponsabilisent les politiques étrangères des gouvernements occidentaux et dénient souvent l'impact du conflit israélo-palestinien.

L'ouvrage appelle enfin au dépassement du « *sens commun* » et sa force d'inertie dominante en France. Il invite à une nouvelle compréhension du phénomène islamiste qui tient compte de sa diversité à partir d'une collecte de son « *propre savoir* » plutôt que l'utilisation d'une information « *fabriquée* ».

Si ce livre constitue un travail de réflexion sur un sujet vaste évoluant dans plusieurs géographies politiques, il est aussi un récit « *intime* » à travers lequel Burgat nous fait découvrir son parcours humain, ses expériences et témoignages, sa formation intellectuelle et « *professionnelle* », ses défis et combats dans les milieux académiques comme politiques et médiatiques français.

Sa conclusion évoque le choix qui se présente aujourd'hui entre « *la terreur ou le partage* ». Car, pour Burgat, c'est le partage qui permet la rencontre de « *l'Autre* », la prise en compte de son point de vue et la meilleure connaissance de « *soi* » dans sa relativité, et éventuellement dans ses faiblesses et erreurs. Sinon, l'enfermement et l'écoute exclusive de « *sa propre voix* » continueront d'empêcher tout un chacun de « *prendre sa propre part de responsabilité dans la terreur, seule façon pourtant d'en éloigner le spectre* ».

ZIAD MAJED

FRANÇOIS BURGAT au Salon
Table ronde « Parcours d'orientalistes français » le **5 novembre à 18h** (salle -1)/ signature de ***Comprendre l'islam politique*** à **19h** (Orientale)

La politique étrangère du Hamas

LE HAMAS ET LE MONDE de Leila Seurat, *Préface de Bertrand Badie, CNRS éditions, 2015, 344 p.*

Dans son ouvrage *Le Hamas et le monde*, Leila Seurat nous présente l'évolution de la politique étrangère du mouvement islamique palestinien depuis 2006. Elle démontre que, contrairement aux recherches selon lesquelles l'action politique du Hamas serait guidée par une idéologie, sa politique étrangère est en effet guidée par ses propres intérêts et définie par les rapports de force qui dominent ses processus de décision.

Pragmatisme, résistance et clivages internes

Après une introduction présentant la genèse du mouvement, ses origines « *frères musulmanes* », son évolution de 1957 à 2005, puis les trois tournants de sa politique étrangère lors de sa victoire électorale en 2006, sa prise de la bande de Gaza en 2007, et ses interactions avec les révolutions arabes en 2011, Seurat explore, en deux temps, la politique du Hamas envers Israël et le reste du monde.

Elle étudie ensuite les objectifs de la diplomatie du mouvement, la place et le rôle de l'idéologie dans ses approches, ses alliances et la défense de ses intérêts, et l'impact de ses structures et dynamiques internes sur sa politique étrangère vu la dispersion (géographique) de ses pôles de décision et l'antagonisme entre certains de ses dirigeants.

À travers sa fine analyse du pragmatisme du mouvement, des dynamiques de sa lutte militaire contre Israël et sa concurrence avec l'autorité palestinienne, ses priorités internes et externes, Seurat déconstruit l'image répandue de la rigidité dogmatique caractérisant ses prises de décision. Nous découvrons un parti politique en quête de pouvoir, de ressources financières, de légitimité et de reconnaissance, capable de s'adapter aux contextes et aux interlocuteurs, et de fournir des justifications islamiques à ses alliances, aux trêves avec l'ennemi et à la gouvernance du territoire « libéré ».

Mais nous découvrons aussi un parti fracturé, malgré sa puissance. Les rivalités entre ses dirigeants, notamment Khaled Mechaal et Mahmoud al-Zahar, traversent les clivages « *extérieur/intérieur* » ou « *Gaza/Cisjordanie* », et constituent l'axe autour duquel s'organisent depuis 2012 les alignements des autres responsables. La lutte pour le contrôle du mouvement, les divergences par rapport aux alliances régionales et à la conciliation avec l'autorité palestinienne de Mahmoud Abbas expliquent cet antagonisme.

Révolutions arabes, positionnement et repositionnement

Leila Seurat montre dans son livre comment les révolutions arabes, surtout égyptienne et syrienne, ont profondément secoué « *le monde* » du Hamas, qui s'est retrouvé fragilisé par le départ du chef de son bureau politique de Damas et sa rupture avec son ancien grand allié et soutien financier iranien, puis menacé par la chute des frères musulmans au Caire et la politique du Général Sissi étendant sa « *guerre contre le terrorisme* » à Gaza.

Le mouvement palestinien essaie aujourd'hui de retrouver ses repères dans la région. Malgré le boycott et les sanctions, les guerres israéliennes dévastatrices et le blocus, les clivages

D.R.

internes, les différents *leaderships* du Hamas s'accordent toujours sur la nécessité de garantir la survie du mouvement et son renforcement. Ils comptent plus que jamais sur des ententes régionales pour contenir les pressions qu'ils subissent et retrouver un positionnement moins « *coûteux* » dans le Moyen-Orient.

L'ouvrage de Leila Seurat constitue donc un document exceptionnel sur un mouvement largement médiatisé mais très peu étudié. La science politique se trouve enrichie par le travail et les connaissances de l'auteure de deux constats empiriques, comme le signale Bertrand Badie dans sa préface. D'une part, la politique étrangère (même dans le cas d'un acteur qui ne dispose pas de la plupart des attributs d'un État) se forme dans l'articulation des partenariats et la complexité de l'altérité et de l'interaction. D'autre part, elle est « *fonction d'un jeu d'opportunités rencontrées et d'occasions manquées* »…

Z. M.

LEILA SEURAT au Salon
Table ronde « Trois livres pour la Palestine », le **12 novembre à 17h** (Agora)/ Signature à **18h** (Orientale)

Liban-Syrie : douloureuses relations de voisinage

LIBAN-SYRIE, INTIMES ÉTRANGERS d'Élizabeth Picard, *Actes Sud, 2016, 400 p.*

Élizabeth Picard explore dans son ouvrage, *Liban-Syrie, intimes étrangers*, un siècle d'interactions sociopolitiques entre les deux entités jumelles découpées par la même puissance mandataire après la chute de l'Empire ottoman. Elle répond aux interrogations que suscitent l'histoire croisée de ces deux entités et leurs parcours différents, et analyse la nature des États libanais et syrien, leurs systèmes socio-économiques et les structures à travers lesquelles se sont articulées leurs relations difficiles.

Picard situe son livre au carrefour d'un travail « *de socio-histoire sur la formation des États* » et de la discipline des relations internationales « *telle qu'elle est ouverte à la sociologie* ».

Le livre, composé d'une introduction présentant à la fois les thématiques et la méthodologie, de sept chapitres et d'une conclusion en forme de « perspectives », s'organise autour de trois axes de réflexion : la séparation, la confrontation et la distinction. Les axes suivent de leur côté une logique chronologique couvrant les étapes de l'évolution de la Syrie et du Liban et leurs rapports de domination ou d'influence.

Séparation et confrontation

Ainsi, dans les deux premières parties, Picard explique les constructions idéologiques, politiques et économiques qu'ont connues les deux pays à partir des années 1920 et jusqu'à la rupture entre Beyrouth et Damas le 15 mars 1950. Ce jour-ci, les milieux économiques libanais défendant leur ultralibéralisme face au « *capitalisme national* » syrien, avaient rejeté l'exigence du nouveau régime militaire à Damas de la mise en œuvre d'une politique économique commune.

Leur rupture va consolider deux trajectoires déjà divergentes, et va transformer « *la souveraineté* » en une question centrale dans la relation entre les deux voisins.

Les développements internationaux (la guerre froide) et régionaux (le conflit israélo-arabe, la montée de Nasser et le Pacte de Bagdad) auront à la fin des années 1950 leurs répercussions en Syrie (République arabe unie) et au Liban (confrontations politiques et communautaires violentes). L'avalanche de coups d'État militaires à Damas, l'autoritarisme et le « socialisme » qui en découlent (surtout avec l'arrivée du Baath au pouvoir en 1963) distancieront davantage la Syrie muselée du Liban préservant la diversité politique et culturelle au sein-même de son système confessionnel consociatif, et attirant vers ses banques les capitaux fuyant les nationalisations.

La guerre civile libanaise en 1975, l'intervention militaire syrienne un an après et la volonté d'Assad de s'investir davantage dans les enjeux politiques moyen-orientaux, marqueront le début d'une phase de domination syrienne que la mise en tutelle du Liban confirmera à partir de 1989.

La sortie de guerre du Liban et sa reconstruction et la « *sortie du socialisme* » de la Syrie iront en parallèle au début des années 1990. Ils établiront sous une hégémonie du régime de Damas des réseaux et des circuits d'influence visibles comme invisibles, dans lesquels se mêlent officiers, politiques et hommes d'affaires des deux pays.

Distinction

La succession au sein de la famille Assad en Syrie en 2000, le cours « *printemps de Damas* » et les interactions entre intellectuels libanais et syriens qui les suivent, puis la montée de l'opposition politique libanaise à « *l'occupation syrienne* » créeront de nouvelles dynamiques. Soulèvement au Liban (après l'assassinat de Hariri) et contestation en Syrie (avec de nouvelles déclarations et d'articles d'opposants) seront les principaux traits des années 2005 et 2006.

Ce que Picard qualifie de « *différentiel démocratique* » est de retour avec le

D.R.

départ de l'armée syrienne du Liban. Mais les crises et les failles sécuritaires se succèdent à Beyrouth et paralysent les institutions, puis la révolution éclate en Syrie en 2011 et le pays rentre en guerre. Un nouveau contexte se dessine dans la violence et les déchirures.

La frontière comme analyseur

Picard consacre le dernier chapitre de son livre à l'observation de la frontière libano-syrienne en tant que révélatrice des complexités locales et des dynamiques régionales.

De Chebaa, comme « *nœud des conflits* » après le retrait israélien du Sud-Liban en 2000, à Qosayr et le Qalamoun à partir de 2013 et l'intervention militaire du Hezbollah dans la guerre syrienne, la frontière internationale se transforme en micro-frontières. Elle reflète ainsi un processus d'éclatement que le déplacement forcé de centaines de milliers de Syriens et les divisions confessionnelles et politiques dans les deux pays accélèrent.

Cent ans après Sykes-Picot et la formation des deux entités jumelles, une phase d'incertitude règne donc au Liban comme en Syrie. Les fractures et les expériences douloureuses des dernières décennies, de même que les tendances immédiates, rendent difficile toute spéculation sur l'avenir des deux États. Il en reste que les Libanais et les Syriens, ces étrangers intimes, auront à faire face de nouveau à des défis et questionnements communs.

Z. M.

ÉLIZABETH PICARD au Salon
Table ronde autour de ***Liban-Syrie, intimes étrangers*** le **12 novembre à 18h** (salle RDC)/ Signature à **19h** (Antoine)

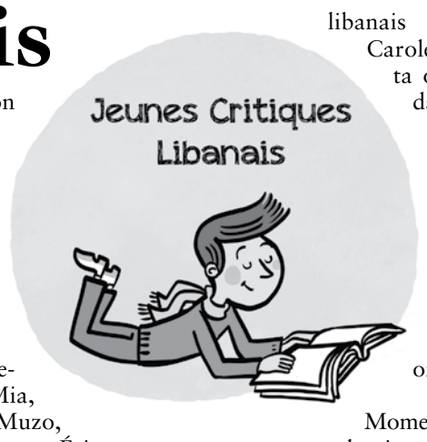
Jeunesse

Jeunes critiques libanais

Le volet jeunesse du Salon du livre francophone de Beyrouth organisé par le Département de langue française de l'Institut français du Liban (IFL), en partenariat avec le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, continue de s'enrichir et de se diversifier.

Comme l'an passé, plus de 20 000 élèves des écoles publiques et privées libanaises sont accueillis au Salon. Les élèves peuvent participer à l'une des 120 rencontres avec des auteurs (Alexandre Jollien, Ramy Zein, Anne Nicoleau…) ou illustrateurs, ou bénéficier de l'une des 150 animations pédagogiques prévues sur les stands des exposants (atelier Manga, atelier Préhistoire, ateliers d'écriture avec Valérie Cachard…). Plus de 650 classes sont attendues pour des visites guidées ! Parallèlement, des « tribunes enseignantes » sont prévues autour de différents thèmes pédagogiques, dont « Enjeux de l'enseignement de la littérature à l'université » en partenariat avec l'AUF (le 8/11 à 17h- salle RDC).

Pour l'édition 2016, dix auteurs de littérature jeunesse sont invités : Nadine Brun-Cosme, Sylvie Baussier, Jian Hong Chen, Antoon Krings, Anne-Claire Levêque, Cee Cee Mia, Maud Michel, Muzo, Emmanuel Tredez et Éric Sanvoisin, sans compter les auteurs



libanais présents, comme Carole Awit, Nada Matta ou Marwan el-Ahdab. Le journaliste spécialisé en littérature jeunesse Fred Ricou, ainsi que Karine Duperret, (*L'Apprimerie*, éditions interactives) apporteront quant à eux un éclairage original.

Moment phare de ce volet jeunesse : la cérémonie de remise du prix « Jeunes critiques libanais » à deux ouvrages choisis par deux jurys d'élèves (« Le Choix des enfants » et « Le Choix des ados ») est honorée de la présence de leurs auteurs. Cette année, les plus grands ont eux aussi leur mot à dire avec la première édition du « Choix des lycéens ». Autre rendez-vous inédit : une émission webradio, en direct du Salon, animée par de jeunes lycéens du réseau des établissements privés francophones labellisés CELF.

Le stand commun AEFE-MLF du réseau des écoles à programme français propose lui aussi de nombreuses animations : la deuxième édition du concours « Traductio », des tables rondes, le concours « Petites film'atures »… Le « Prix littéraire des lycéens 2016 » sera remis à Baptiste Beaulieu pour son roman *Alors vous ne serez plus jamais triste* (Fayard).

La dictée du Salon aura lieu le 12 novembre

Enfin, la dictée traditionnelle du Salon aura lieu le 12 novembre à 20h (salle RDC). Avis aux amateurs !

BLANDINE YAZBECK

Le Salon du « lire-ensemble »

Considéré comme le troisième par ordre d'importance après Paris et Montréal, le Salon du livre francophone de Beyrouth représente un grand bol d'air frais dans un Liban qui étouffe. La 23e édition de ce Salon, qui se tiendra du 4 au 13 novembre 2016 au BIEL et qui a pour slogan fédérateur « Lire ensemble », s'annonce à la fois variée et stimulante.

Des invités de renom

Le Salon, qui sera inauguré par la ministre française de la Culture, Audrey Azoulay, rend hommage cette année au poète et essayiste Salah Stétié. Plusieurs auteurs français seront également présents, dont trois lauréats du prix Goncourt: Paule Constant, Laurent Gaudé et Pierre Lemaitre; le grand psychanalyste Boris Cyrulnik (*Ivres paradis, bonheurs héroïques*); les critiques et écrivaines Josyane Savigneau (*La Passion des écrivains*) et Florence Noiville; Nathalie Azoulai (qui signe *Titus n'aimait pas Bérénice*, couronné par la Liste Goncourt-Le Choix de l'Orient 2015); l'écrivain et éditeur Charles Dantzig (dont les œuvres sur la littérature viennent de paraître dans la fameuse collection « Bouquins »); la romancière Sylvie Germain (*À la table des hommes*), lauréate du prix Femina 1989 et du prix Goncourt des lycéens 2005; le journaliste et écrivain Lionel Duroy (*L'Absente*); la talentueuse Yasmine Ghata (*J'ai longtemps eu peur de la nuit*); les politologues ou historiens Henry Laurens, Alain Gresh, Elizabeth Picard, Pierre Rosanvallon, Yves Schemeil, Nicolas Dot-Pouillard, Pascal Boniface, François Burgat et Leïla Seurat; Frank Mermier (qui signera avec Charif Majdalani *Regards sur l'édition dans le monde arabe* à la librairie Le Point le 6/11 à 20h); Basma Zerouali (*Le Quatuor de Beyrouth*); sans oublier Alain Bonnand (*Damas en hiver*), Anne Nicoleau (qui publie *Palace café* chez Tamyras), Isabelle Dillmann (*Au cœur du chaos*), un livre d'entretiens avec le patriarche Raï, ainsi que deux auteurs importants en provenance des pays arabes: le Syrien Khaled Khalifa (*Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville*) et l'Irakien Ahmed Saadawi (*Frankenstein à Bagdad*), lauréat du Booker Prize arabe en 2014.

Tables rondes en série

Le Salon est toujours l'occasion de débats d'idées passionnants. Des tables rondes, trop nombreuses pour être recensées ici (consulter le programme du salon) sont prévues autour de thèmes très variés: l'art, la Syrie, la Palestine, la violence, le retour des déplacés, le théâtre, etc. Une rencontre professionnelle se tiendra le 5/11 à 19h (salle -1) autour du thème « Traduction et exportation: le livre français à l'étranger », avec la participation de Bertrand Py, Olivier Aristide, Jean-Guy Boin et Farouk Mardam-Bey.

La poésie n'est pas oubliée: outre la lecture de Salah Stétié, une table ronde et des lectures poétiques de Nada Sattouf, Isabelle Ghanem, Ritta Bassil et Antoine Boulad sont prévues (le 11/11 de 18 à 20h) en présence de Daniel Riou (Maison de la poésie de Rennes).

Des ambassades entreprenantes

Comme chaque année, les ambassades de Suisse, de Belgique et du Canada au Liban apportent leur contribution au Salon du livre, témoignant ainsi de la vitalité de la francophonie. Deux auteurs suisses, Anne Danier et Caroline Coutau, signeront leur livre *La Danse contemporaine en Suisse: 1960-2010. Les débuts d'une histoire* (11/11 à 20h30, stand Antoine), participeront à une rencontre le 11 novembre à 20h (salle RDC) et évoqueront la danse contemporaine en Suisse le 12 novembre à 20h (Agora) avec une performance du danseur Frédéric Gafner, alias « Footwa d'Immobilité ».

Autres invités de la Suisse: Alexandre Jollien, qui racontera son parcours et son combat contre l'infirmité à l'occasion d'une conférence intitulée « La joie face au tragique de l'existence » (5/11 à 16h, salle -1), le financier Michel Santi, qui donnera une conférence sur « l'inéluctable disparition du cash » (8/11 à 19h, RDC) avant de signer ses ouvrage; le politologue Daniel Meier, qui parlera du Sud-Liban, « un espace à la confluence des crises » (9/11 à 19h, Agora), et Sarah Chardonnens qui signera à la librairie Antoine (8/11 à 17h) son livre *Parfum de jasmin dans la nuit syrienne*, un récit de voyage à moto entre la Suisse et la Syrie.

De son côté, l'ambassade du Canada invite Marie-Josée Poisson qui interviendra le 12 novembre à 17h (salle -1) sur le thème: « La généalogie, source d'inspiration littéraire », alors que la Belgique convie un grand nom de la BD: Jean Van Hamme. L'Institut culturel italien propose enfin le projet *Bel/Palmyra Hommage*, coédité par Guaraldi et Geuthner, qui fera l'objet d'une table ronde avec Manar Hammad, Paolo Fabbri et Anne-Marie Affeiche (8/11 à 17h- Agora).

Les écrivains libanais en nombre

Les écrivains libanais seront présents en nombre avec Boutros Labaki, Mohammad Salhab, Carmen Boustani (qui signe sa biographie d'Andrée Chedid, récemment parue chez Flammaion), Ramy Zein (*Tribulations d'une bâtard à Beyrouth*), Hyam Yared (*Tout est halluciné*), Mohamed Taan (*Les réfugiés du Peshawan*), Lamia Hitti (*La Pédagogie de la mémoire au Liban*), Jad et Nicole Hatem (*Le Roman de Mariona*); Hareth Boustani (*Fakhredine II*); Ivana Marchalian (*Je soussigné Mahmoud Darwich*); Zina Idilby (*Münever Mozali ou l'exil du Bosphore*); Mark Doumet, auteur d'un recueil à la fois drôle et corrosif intitulé *Libaniaiseries et autres absurdités*; Nathalie Rouphael (*L'Orientalisme au XIXe siècle: de la fiction vers la réalité*); Salah el-Achkar (*Les Fables de la vie*); Noha Baz (*La Recette d'où je viens*); le digne héritier de John Le Carré: Percy Kemp (*Le Grand jeu*); Youssef Mouawad et son *Sextant égaré*; Georgia Makhlouf (*Le Goût de la liberté*); Antoine Kattar (*Adolescent dans un monde incertain*); Antoine Assaf (*Le Soldat, le guerrier et le martyr*); Aline Tawk (*L'Horizon du regard*); Nabil Dagher (*Vers la lumière, le prophète face au miroir*); Lamia Ziadé (*Ô nuit, Ô mes yeux* qui a obtenu le prix Phénix 2015); le professeur Antoine Hekayem qui poursuit son étude minutieuse et éclairée des documents diplomatiques français (*Le Désengagement de la France de Cilicie et l'affermissement de son mandat en Syrie et au Liban: 1921-1926*); Jean-Claude Antaki (*Syrapocalyspe*); Nabil el-Khoury (*Convergences et rivalités des diplomaties françaises et américaines à l'épreuve des crises libanaises, 1958-2008*); Nidaa Abou Mrad (*Éléments de Sémiotique modale*); Ezza Malak Agha (*La Paix, l'amour et rien d'autre*); Frida Anbar (*Désir et identité*); Hassan al-Akra (*L'Histoire de Baalbeck à l'époque médiévale d'après les monnaies: 635-1516*), le grand peintre Jamil Molaeb (*New York-New York, 1984-2015*); Lamia Moubayed-Bissat (*L'avenir de l'action publique*); Adib Tohmé (*De la non-République à la République poubelle*); Joseph Moukarzel (*Architecture et communication*); Élie Mohasseb (*Pile ou Facebook*); Leila Nasr (*Regard sur le monde*); Karim Rohayem (*Amour et vengeance*); Nicole Saliba Chalhoub (*Histoire sans géographie*); Carol Ziadé al-Ajami, auteur d'un roman sur les relations islamo-chrétiennes à travers les destins croisés de deux amies (*Mon père, pourquoi m'as-tu abandonnée?*, éd. Saer el-Machreq); Caroline Torbey, auteur de *Quelle heure est-il chez-vous?* (Noir Blanc et caetera), recueil de nouvelles surprenantes; Claudia Chehadé (*Le Mystère des expressions idiomatiques françaises*); le quatuor de *Drôle de guerre*: Gabriel Gemayel, Georges Boustany, André Megarbané et Armand Homsi; Chucrallah Fattouh (*Momentum*); Zeina Nakouzi-Akiki (*Les Recettes de Georgette*); Jamil Berry (*Une Vie ou deux*), Pierre Chlela (*Réalité ou cachoteries*); Vivian Zoghbi (*À la table de Viviane*); Mustapha Assad (*Ad Vitam*); Salma Kojok (*La Maison d'Afrique*); Dolly Talhamé (*Mots pour maux*); Valérie Phares (*Un Homme heureux dort bien la nuit*); Racha Bassoul (*Mon Liban ma cuisine*); Zeina Nader Selwan (*Mots sur couleurs*); Marise Aoun Kassab (*Un Objet, une histoire*); Ziad Gebran (*Moi, président des couacs*); Nour Karam (*Lecture incomplète*); Yves Danbakli (*Le Festin des loups*); Eddy Choueiry (*Liban sur mer*) et bien d'autres encore…

À côté des éditeurs libanais francophones qui publient la plupart des auteurs précités, on signale cette année la participation de plusieurs éditeurs arabophones qui traduisent des livres du français vers l'arabe ou dont les livres sont traduits en France. Des écrivains libanais d'expression arabe seront également présents, comme Jabbour Douaihy *(L'Inédit de Beyrouth)*, Abdo Wazen (*À cœur ouvert*) et Akl Awit qui recevra le prix spécial Méditerranée de la poésie Nikos Gatsos des mains d'André Bonet, pour son recueil *L'Échappée* (6/11 à 16h, salle RDC).

La religion sous toutes ses formes

Actualité oblige, la religion sera au cœur des débats, avec la participation d'Alain Gresh (*L'Islam, la République et le monde*), François Burgat (*Comprendre l'islam politique*), Jean-Christian Petitfils (*Dictionnaire amoureux de Jésus*), Christian Lochon (*Chrétiens du Proche-Orient: grandeur et malheurs*), Naji Kozeily (*Les Textes de Jean-Paul II sur le Liban*), Fadi Hindi (*L'Identité des maronites et leur rôle dans l'établissement du Liban moderne selon Youakim Moubarak*), Sabine Mouhasseb Saliba (*Les Fondations pieuses wakfs chez les chrétiens et les juifs du Moyen-âge à nos jours*), André Bonet et Michel Bolaselle (*Les Insurgés de la pauvreté*), Erminia Chiara Calabrese, auteure d'un livre sur « le parti de Dieu », intitulé *Militer au Hezbollah, ethnographie d'un engagement dans la banlieue sud de Beyrouth*, Valérie Azhari qui publie chez Geuthner *Le Système multiconfessionnel, une invention libanaise?*, le père Robert Maamary (*Moines antonins maronites*), Melhem Riachi, qui signera au stand Dar Saër el-Mashreq la traduction de son livre *Judas l'Iscariote*; Rachid Haddad (*Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du Ve au XIXe siècle*), Wissam Paul Macaron (*Les évangélistes américains, le Proche-Orient et la fin des temps*), Joseph Chéhab, auteur d'un essai édifiant paru aux éditions du Cerf sous le titre: *Le père peut-il juger ses enfants? Essai biblique sur le jugement et la miséricorde de Dieu*, et Carla Bejjani Aramouni, dont l'ouvrage *Lueur d'êtres* (Dar el-Machreq), préfacé par le père Henri Boulad, nous fait découvrir les témoignages de vingt femmes libanaises qui nous parlent de leur rapport à la foi chrétienne, et nous offre des « nourritures spirituelles » d'une grande profondeur.

Droit et francophonie

Le droit francophone sera aussi à l'honneur avec la participation du Barreau de Beyrouth qui présentera cette année les revues juridiques libanaises, des origines à nos jours, et un choix de revues juridiques francophones, afin de mettre en valeur la doctrine et la jurisprudence au Liban, et la complémentarité entre le droit libanais et le droit français. Le Barreau organise deux conférences, l'une du professeur Denis Mazeaud, parrainée par l'Association Henri Capitant, sur le thème « La réforme du droit français des contrats » (7/11 à 12h, Maison de l'avocat), l'autre du professeur Ibrahim Najjar, ancien ministre de la Justice sur « Les avant-contrats dans sa réforme du droit des obligations » (le 9/11 à 16h, BIEL, salle -1); et parraine les interventions d'Emmanuel Pierrat, avocat et écrivain français, à propos de la liberté d'édition (le 11/11 à 18h, Amphi Gibran) et du métier d'avocat (le 12/11 à 18h).

Plusieurs juristes signeront également leurs œuvres dans le cadre du Salon: Karim Daher (*Les Impôts au Liban*), Nathalie Najjar (*Arbitrage dans les pays arabes et commerce international*), Joséphine Hage-Chahine (*Les Contrats de transfert de risque*), Fady Fadel et Cynthia Eid (*Quelle justice internationale au Proche-Orient? Le cas du Tribunal spécial pour le Liban*) et Reine Achkar (*Réadaptation des contrats, hardship et amiable composition*).

Le théâtre à l'honneur

Le théâtre fera l'objet d'une attention particulière cette année, avec la participation exceptionnelle du grand dramaturge et metteur en scène Wajdi Mouawad, récemment nommé directeur du Théâtre national de la Colline; le lancement du livre de Roger Assaf, *Le Théâtre dans l'Histoire* qui fera l'objet d'une table ronde avec Wajdi Mouawad et Paul Mattar (le 5/11 à 18h, Agora); et l'ouvrage d'Olivier Saccomano: *Le théâtre comme pensée*. Une table ronde intitulée « Le théâtre aujourd'hui, un laboratoire de résistances » réunira enfin, le 7 novembre à 19h, le dramaturge et professeur Enzo Cormann, Mohamed Kacimi, Kossi Efoui et Hala Moughanié, lauréate du prix Théâtre RFI 2015 (Amphi Gibran).

Le Salon fait son cinéma

Le 7e art sera aussi présent au Salon du livre 2016: le 7 novembre de 19h à 21h, sera projeté *Versants*, un film documentaire sur Salah Stétié, et le 10 novembre de 19h à 21h sera projeté *Farouk entre deux mondes* consacré à l'éditeur et écrivain Farouk Mardam Bey. Cette dernière projection, organisée par la Fondation Samir Kassir et *L'Orient littéraire*, sera suivie d'un débat en présence de Mardam Bey. Le 12 novembre, le film *Largo Winch* sera projeté en présence de son scénariste Jean Van Hamme (12/10 à 19h, Amphi Gibran), en même temps que la projection du film *Brigitte Fontaine, reflets et crudités*, en présence de Benoît Mouchart et Thomas Bertel (salle -1). Un festival intitulé « Petites Film'atures » sera enfin lancé au stand de l'AEFE le 7 novembre à 18h.

La BD en fête

Le Salon accueillera cette année un monstre sacré de la BD, Jean Van Hamme, scénariste d'un nombre impressionnant d'albums, dont les fameux *XIII* et *Largo Winch*. Il s'exprimera aux côtés du directeur de l'ESA, Stéphane Attali, à propos du thème « Finance et BD » (le 12/11 à 16h, Amphi Gibran), et signera ses œuvres au stand de la librairie Stéphan (le 12/11 à 17h). Seront également présents: Benoît Mouchart, directeur éditorial de Casterman BD, qui vient de lancer la revue de BD *Pandora*; le collectif libanais Samandal, qui publie la revue éponyme; Tony Abou-Jaoudé et Rabih Haddad, pour le lancement de la série *Maximum Max*, inspirée des exploits de l'aventurier Maxime Chaaya; Troubs (*Sables noirs*); Jorj Abou Mhaya (*Ville avoisinant la terre*), Léna Merhej et Lisa Mandel. Les prix du concours BD seront remis le 12 novembre à 17h au stand de l'AEFE; et une expo intitulée « Dessine-moi la Méditerranée », de *Cartooning for Peace*, montrera, à travers des dessins de presse, que la *mare nostrum* mérite mieux que les conflits qui l'ensanglantent actuellement…

Les prix du Salon

Plusieurs prix littéraires seront remis à l'occasion du Salon de Beyrouth: outre les prix décernés par les jeunes (voir encadré jeunesse), le prix Phénix de littérature, décerné le 13 novembre à 18h par un jury composé d'écrivains et journalistes libanais et français, dont Salah Stétié, Jabbour Douaihy, Paule Constant et Josyane Savigneau, qui seront présents au Salon, le prix Zyriab qui récompense un ouvrage gastronomique, et le prix « Liste Goncourt/ Le Choix de L'Orient » qui couronnera le 11 novembre à 15h, en présence de Paule Constant, l'un des romanciers suivants: Catherine Cusset, J. B. Del Amo, J. P. Dubois, Gaël Faye, Frédéric Gros, Régis Jauffret ou Leila Slimani.

Reste à espérer que ce Salon, organisé par le Syndicat des importateurs de livres au Liban et l'Institut français du Liban, donnera à nos jeunes le goût de lire qu'ils semblent avoir perdu et offrira aux adultes l'occasion de « respirer », d'enrichir leur bibliothèque et de nourrir leur esprit!

Alexandre NAJJAR

Publicité

DERGHAM

Les Éditions Dergham au 23e Salon du Livre francophone de Beyrouth – BIEL

SIGNATURE
STAND DERGHAM

SAMEDI 5 NOVEMBRE 2016
de 18h00 à 21h00

Le livre incomplet
Nour KARAM

SIGNATURE
EXPOSITION DE TABLEAUX
STAND DERGHAM

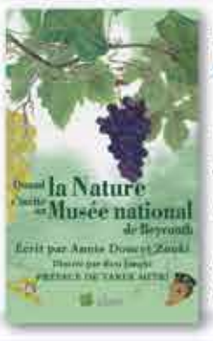
DIMANCHE 6 NOVEMBRE 2016
de 17h00 à 19h00

Mots pour maux : dix ans de vie à la libanaise
Dolly TALHAMÉ

SIGNATURE
STAND DERGHAM

MERCREDI 9 NOVEMBRE 2016
de 19h00 à 21h00

Münever Morali ou L'Exil du Bosphore
Propos recueillis par Zina IDLIBY



NOUVEAUTÉ
STAND DERGHAM

Quand la Nature s'invite au Musée national de Beyrouth

Annie DOUCET ZOUKI
Préface de Tarek Mitri

NOUVEAUTÉ
STAND DERGHAM

Balade en pleine nature
Réserves naturelles, forêts, lacs, montagnes du Liban

Éditions DERGHAM JEUNESSE
Livret touristique pour enfants

NOUVEAUTÉ
STAND DERGHAM

La monnaie du Liban, spécial collectioneurs 1964 – 1988

Abdo AYOUB
Boîtier trilingue de 7 livrets et 7 billets gratuits

NOMINÉ POUR
LE PRIX PHÉNIX 2016

Le cercle vicieux des identités communautaires

Roger GEAHCHAN
Préface de Samir Frangié